

## LIVRE 8

Luc 20,41-44 David et le Christ.

«Le Seigneur a dit à mon Seigneur,»

Pour compléter ses enseignements, le Seigneur inclut dans la finale de son testament la foi, avant même sa Passion, et la miséricorde : la foi, qui consistera à croire qu'il est le Christ et le Seigneur notre Dieu, et qu'il siège à la droite de Dieu – non pas qu'il siège corporellement, étant partout. Au reste Il est lui-même dans le Père, puisqu'il est dans la substance de Dieu, puisqu'il n'y a qu'une puissance, une majesté. Il est donc dans le Père, et le Père est en Lui, parce que le Verbe est en Dieu, Dieu dans le Verbe; Il est dans le Père, Il est à la droite du Père, parce qu'uni au Père, ne cédant le pas à personne; Il est envoyé par le Père, parce qu'il est descendu du ciel pour accomplir la volonté du Père. Supprimez les chicanes de la mauvaise foi, et la religion est parfaite : Il n'est ni placé avant parce qu'il siège à la droite, ni déshonoré parce qu'envoyé. Il n'y a pas à chercher des degrés de dignité là où se trouve la plénitude de la divinité. Il faut également considérer qu'il reprend ceux qui appellent le Christ fils de David; comment donc l'aveugle a-t-il mérité sa guérison en le proclamant fils de David (Lc 18,35) ? Comment les enfants, quand ils disaient : «Hosanna au fils de David» (Mt 21,9), rendaient-ils gloire à Dieu en le proclamant hautement ? Mais le tort en cet endroit n'est pas de le reconnaître fils de David, mais de ne pas le croire Fils de Dieu. Ce n'est pas l'un des deux, mais l'un et l'autre, qui font la foi véritable; car si nous avons commencé par ne connaître «que le Christ Jésus, et crucifié» (I Cor 2,2), maintenant que nous approchons du jugement nous ne connaissons plus le Christ crucifié, mais nous attendons sa venue sur les nuées (II Cor 5,16). L'incrédule regarde les blessures (Jn 20,25-27), le croyant court à la rencontre du Christ, enlevé dans les airs (I Th 4,16). Croyons donc que le Christ est à la fois Dieu et homme, un en deux natures, et non double. Le Père Lui soumet ses ennemis (Ps 109,1), non que sa puissance soit insuffisante, mais en vertu de l'unité de nature, car l'un opère en l'autre. Car le Fils lui aussi soumet au Père ses ennemis, puisqu'il glorifie son Père sur terre (Jn 17,4). Le Père a donné au Fils un nom qui surpasse tous les noms (Phil, 2,9); mais de son côté le Fils dit au Père : «J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés» (Jn 17,6). Or en donnant un nom qui surpasse tous les noms, Il n'a pas donné plus qu'il n'avait, mais Il a donné tout ce qu'il avait. Et s'il a donné ce nom, c'est «pour que toute langue rende hommage à Dieu de ce que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père» (Phil 2,11).

Voyez donc chaque détail. Le Père soumet au Fils; le Fils soumet au Père. Le Père ressuscite le Fils; le Fils se ressuscite lui-même; aussi dit-Il : «Détruisez ce temple, et je le relèverai en trois jours» (Jn2,19). Le Père est Seigneur, et le Fils est Seigneur : «Le Seigneur a dit à mon Seigneur»; cependant il n'y a pas deux Seigneurs, mais un seul Seigneur. Car le Père est Dieu, et le Fils est Dieu; mais il n'y a qu'un Dieu, puisque le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père (Jn 14,10; 17,21); un seul Dieu, puisqu'il n'y a qu'une divinité : «Votre trône, Dieu, existe pour les siècles des siècles; c'est un sceptre de rectitude que le sceptre de votre royauté; vous aimez la justice et détestez l'iniquité : c'est pourquoi Dieu, votre Dieu, vous a consacré» (Ps 44,7 ssq.); mais il n'y a qu'un Dieu. Sur ce point l'enseignement du Nouveau Testament concorde avec celui de l'Ancien; car dans l'Ancien Testament il est écrit : «Vous aimerez le Seigneur votre Dieu» et «vous adorerez le Seigneur votre Dieu et ne servirez que Lui» (Dt 6,13); dans le Nouveau : «Un seul Dieu, qui est Père de tous» (Ep 4,6). Ainsi le Père est Seigneur et le Fils est Seigneur, mais il n'y a qu'un Seigneur; aussi bien est-il écrit : «Gardez-vous de servir deux seigneurs» (Mt 6,24). Ceci dans le Nouveau Testament; dans l'Ancien il est écrit : «Ecoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur» (Dt 6,4). Aussi l'Apôtre a-t-il admirablement dit, se gardant bien de parler de deux Dieux, de mentionner deux Seigneurs, ou de diminuer le Fils ou le Père : «Il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses, et un seul Seigneur, Jésus, par qui sont toutes choses» (I Cor 8,6); car qui est Dieu est aussi Seigneur, et qui est Seigneur est Dieu; aussi bien est-il écrit : «Sachez que le Seigneur lui-même est notre Dieu» (Ps 99,3). Donc tout ce qu'a le Père, le Fils l'a également. Dieu est Père sous le rapport de la génération; le Fils est Dieu dans l'unité de l'image. Le Fils est Seigneur, parce que, pouvant se soumettre toutes choses par puissance, Il l'a fait par sagesse; le Père est Seigneur, parce qu'il est la racine du Fils. Ainsi distinguons-nous le Père du Fils quant à la diversité des personnes; nous les unissons dans une même puissance. Ainsi l'un est dans l'autre, et l'un et l'autre ne sont qu'un. Car c'est la gloire du Père de n'avoir pas dégénéré dans le Fils, et la beauté du Fils qu'on voie le Père dans le Christ. Il

n'a donc pas dégénéré, ayant dans l'unité la majesté souveraine; Il n'est pas étranger, étant réellement engendré, expression de la vérité.

Luc 21,5-36. Annonce des derniers temps.

«Il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit détruite.»

Il était ensuite question d'une veuve : ayant déjà fait son éloge dans le livre que nous avons écrit sur les veuves, nous le laissons maintenant de côté. Quant aux paroles du texte présent, elles étaient vraies du temple construit par Salomon, comme aussi de sa destruction par l'ennemi avant l'époque du jugement; car il n'est ouvrage de nos mains que la vétusté n'use, que la violence ne renverse, ou que le feu ne consume. Il est cependant encore un autre temple, construit de belles pierres et orné d'offrandes, dont le Seigneur semble indiquer la destruction : la Synagogue des Juifs, dont l'édifice vieilli tombe en ruines quand surgit l'Église. Il existe aussi un temple en chacun, qui s'écroule si la foi fait défaut, et particulièrement si l'on met fallacieusement le nom du Christ en avant pour s'emparer des sentiments intérieurs. Il se peut que cette interprétation soit encore la plus utile pour moi : que me sert, en effet, de savoir le jour du jugement ? A quoi me sert, ayant conscience de tant de péchés, que le Seigneur vienne, s'il ne vient en mon âme, ne revient en mon esprit; si le Christ ne vit en moi, si le Christ ne parle en moi ? C'est donc à moi que le Christ doit venir, c'est pour moi que doit avoir lieu son avènement. Or le second avènement du Seigneur a lieu au déclin du monde, quand nous pouvons dire : «Pour moi le monde est crucifié, et moi pour le monde» (Gal 6,14). Mais si ce déclin du monde trouve un tel homme en haut de sa maison (Mt 24,17) , vivant dans les cieux (Phil 3,20), alors aura lieu la destruction du temple matériel et visible, de la Loi matérielle, de la Pâque matérielle et de la Pâque visible, des azymes matériels et des azymes visibles; j'oserai même dire du Christ temporel, tel qu'il était pour Paul avant qu'il n'eût la foi (Gal 6,14); car pour celui à qui le monde meurt, le Christ est éternel; le temple est pour lui spirituel, la Loi spirituelle, la Pâque même spirituelle, puisque le Christ meurt une seule fois (Rom 7,14); il festoie avec les azymes (I Cor 5,8) non des fruits de la terre, mais du fruit de la justice. Pour lui donc se réalise la présence de la sagesse, la présence de la vertu et de la justice, la présence de la Rédemption; car le Christ est bien mort une seule fois pour les péchés du peuple, mais afin de racheter chaque jour les péchés du peuple.

«Et quand vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerres...»

On a demandé au Seigneur quand aura lieu la destruction du Temple, et quel sera le signe de sa venue : Il renseigne sur les signes, Il ne juge pas à propos de fixer le temps. Mais Matthieu ajoute une troisième question (24,1-3), si bien que les disciples interrogent sur le moment de la destruction du Temple, sur le signe de sa venue, et sur la fin du monde; Luc a jugé qu'on en saurait suffisamment sur la fin du monde, si l'on était instruit de la venue du Seigneur. Or nul ne peut témoigner des paroles célestes plus que nous, sur qui vient la fin du monde. Que de guerres et de bruits de guerres nous avons appris ! Les Huns se sont dressés contre les Alains, les Alains contre les Goths, contre les Taifales <sup>1</sup> et les Sarmates. Nous-mêmes en Illyrie avons été exilés de notre patrie par les Goths exilés. Et ce n'est pas encore la fin. Quelle famine partout, peste des bœufs aussi bien que des hommes et de tout le bétail ! Si bien que, n'ayant pas subi la guerre, la peste nous a rendus semblables à un pays conquis. Donc, puisque nous en sommes au déclin du monde, cela commence par les maladies du monde : maladie du monde la famine, maladie du monde la peste, maladie du monde la persécution. Or il y a d'autres guerres encore que soutient le chrétien, les combats des diverses convoitises, les conflits de désirs; et les ennemis domestiques sont bien plus pénibles que ceux du dehors. Tantôt la convoitise excite, tantôt la passion enflamme; tantôt la crainte effraie, tantôt la colère secoue, tantôt l'ambition met en mouvement; tantôt les esprits du mal qui sont dans le ciel (Ép 6,12) essaient de terrifier. Ce sont comme des combats qui heurtent et secouent, tels des tremblements de terre, les impressions mobiles de l'âme ébranlée. Mais le courageux dit : «Si un camp se dresse contre moi, mon coeur ne craindra pas; si la lutte se soulève contre moi, même alors j'espérerai» (Ps 26,3). Il est debout à son rang, présentant la poitrine à l'ennemi; même si quelque Goliath se dresse, féroce et

<sup>1</sup> "Troupe de Germains fédérés (alliés), venus de Transylvanie." (Hiernard 1986 : 81)

gigantesque, parmi l'effroi des autres il se lève, comme l'humble David, rejetant les armes du roi de la terre (I Sam 17), prenant les traits plus légers de la foi; et, brandissant dans une triple tresse le projectile d'une pure confession de foi, il blesse l'impudence du persécuteur, méprisant ses menaces, insouciant de son pouvoir, méritant même que le Christ parle en lui. Tantôt c'est le Christ, tantôt le Père, tantôt l'Esprit du Père qui parle; il n'y a là nulle dissonance, mais accord : ce que dit l'un, les trois le disent, car la Trinité n'a qu'une voix. Au-devant de ce vainqueur, qui a frappé Goliath de son glaive en accueillant la mort pour le Christ et mis en fuite les Philistins, voici venir les jeunes filles, celles qui sont comme les aigles : «Saül, disent-elles, en a tué mille, David dix mille» (I Sam 18,7) : preuve que les vainqueurs du monde passent avant ses princes. Aussi bien les rois meurent, les martyrs héritent à jamais des honneurs du royaume de la grâce céleste; et les premiers deviennent les suppliants, les seconds leurs patrons. Il est encore un autre glaive de Goliath, une autre flèche du diable : la parole des hérétiques. L'homme qui sait chanter s'en empare pour vaincre l'adversaire; il entend parler des guerres sans les subir; nul vent de doctrine ne le remue, ne l'inquiète (Ep 4,14); il ignore la faim de la parole, rassasié qu'il est des richesses de la divine Ecriture; il ne craint pas de harceler celui qui fait retentir les vains propos des hérétiques. Alors celui qui est faible doit attendre, pour ne pas faire tort aux autres dans un engagement inégal. Vienne David, à qui le Christ ouvrira la bouche pour parler des mystères; vienne ce Nazaréen dont aucun cheveu ne doit tomber : soit parce qu'il ne possède aucun superflu qui puisse tomber, soit parce qu'il ne perdra rien de ses vertus les plus élevées; chaste en sa sobriété, courageux dans la paix, maître jusqu'au bout de toutes ses pensées et paroles. Que l'Évangile soit annoncé, pour que le siècle soit détruit ! La prédication de l'Évangile au monde est déjà venue; déjà les Goths et les Arméniens ont cru en elle : aussi voyons-nous le monde à sa fin. De même l'homme spirituel annonce l'Évangile quand il réalise tous les progrès de la sagesse et toutes les vertus, l'âme et l'esprit chantant (I Cor 14,15), détruisant en dernier lieu la mort. Car «la fin aura lieu quand en lui le Christ aura remis la royauté à Dieu le Père, et qu'il sera soumis à Celui qui Lui a soumis toutes choses, de façon que Dieu soit tout en tous» (Ib., 15,24-28). Et l'Évangile sera annoncé dans toutes les cités, c'est-à-dire les cités de Judée; car «Dieu est connu en Judée» (Ps 75,1). En effet «les cités de Judée se construisent» (Ps 68,36) lorsque se posent les fondements des vertus.

«Quand vous verrez Jérusalem assiégée par une armée...»

En fait Jérusalem a été assiégée et prise d'assaut par une armée romaine : sur quoi les Juifs ont cru qu'alors s'était accomplie l'abomination de la désolation (Mt 24,15; Dan 9,27), parce que les Romains jetèrent une tête de porc dans le Temple pour se moquer des observances rituelles des Juifs. Voilà ce que je ne dirais pas même dans le délire. L'abomination de la désolation, c'est l'avènement de l'exécrable Antichrist, en ce sens que, par ses funestes sacrilèges, il souille le sanctuaire des âmes, assis, conformément au récit, dans le temple, pour s'attribuer le trône de la puissance divine. Au sens spirituel, il est à propos qu'on le montre établi, parce qu'il désire installer au coeur de chacun les démarches de sa mauvaise foi, prétendant à l'aide des Écritures être le Christ. Alors approchera la désolation, parce que beaucoup, tombant dans l'erreur, désertent la vraie religion. Alors ce sera le jour du Seigneur; l'Apôtre l'a expliqué avec évidence quand il dit que nous devons prendre garde «comme si le jour du Seigneur était imminent, à ne nous laisser séduire par personne, en aucune façon. Car auparavant viendra l'apostasie et se manifestera l'homme de péché, le fils de perdition, qui s'oppose et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou objet d'un culte, au point de siéger dans le temple de Dieu, se montrant comme s'il était Dieu» (II Th 2,2-4), et le reste. Donc il trônera dans le temple, et dans le temple intérieur des Juifs qui nieront le Christ : dans ce temple non pas inviolable, mais sujet à se délabrer, à être enveloppé dans l'écroulement de la fausse foi, ou renversé par la violence de la colère, ou incendié par le feu des convoitises. Et il est bien dit qu'alors viendra le jour du Seigneur, et que les jours seront abrégés par égard pour les élus (Mt 24,22) : car si le premier avènement du Seigneur s'est produit pour le rachat des péchés, le second sera pour la répression des fautes, afin qu'un plus grand nombre ne glisse pas dans l'égarement de la fausse foi. Alors il y aura des faux prophètes, alors des famines. Reportez-vous à l'époque d'Élie (I R 18,), et vous verrez qu'alors il y avait des prophètes de confusion, alors Jézabel, alors la famine, alors la sécheresse de la terre. Pourquoi ? Parce que l'iniquité avait débordé, que la charité s'était refroidie (Mt 24,12). Aussi bien le juste était au désert, l'injuste régnait.

Il y a encore un autre Antichrist, père du premier : le diable, qui s'efforce d'investir ma Jérusalem, mon âme – âme de Dieu certes, âme pacifique – avec l'armée de sa Légion (cf. Lc 8,30). Car «nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les gouverneurs de ce monde de ténèbres» (Ep 6,12). Il y a apostasie, lorsque l'âme s'abandonne; puis, pensant au Seigneur, elle se reprend à trembler et se trouble. Alors, tant que cet Antéchrist «prévaut, jusqu'à ce qu'il disparaisse» (II Th 2,7), la justice est en exil, l'iniquité règne. Alors la foi est rare; si bien que le Seigneur dit, avec l'accent du doute : «Lorsque viendra le Fils de l'homme, trouvera-t-il de la foi sur terre» (Lc, 18,8) ? soit sur notre terre, s'entend, soit dans l'univers. De même ailleurs : «Le Seigneur a considéré les enfants des hommes, s'il en est qui comprennent ou qui cherchent Dieu» (Ps 13,2). Ce n'est pas que Dieu doute; mais la foi était si rare parmi les hommes qu'humainement parlant il y avait lieu de douter. Quand donc le diable est au milieu du temple, c'est l'abomination de la désolation, conformément au prophète Daniel; mais lorsque brille à ceux qui peinent la présence spirituelle du Christ, le méchant est chassé, et la justice commence de régner, expulsant des âmes fidèles toute tyrannie.

Il y a même un troisième Antichrist : Arius ou Sabellius. Mieux encore, sont Antichrists tous ceux qui nous séduisent par de fausses interprétations. Ainsi «que celui qui lit, comprenne» : celui qui comprend n'est pas séduit au point de croire à la fausseté au lieu du vrai, comme à coup sûr les Juifs, qui ont nié le vrai Christ, et par conséquent tiennent pour véritable celui qui est faux. De même aussi les ariens ne refuseront pas à l'Antichrist ce qu'ils refusent au Christ.

«Malheur à celles qui seront enceintes et donneront le sein en de tels jours !»

Alors concevoir serait criminel ? Mais les enfants sont le fruit des noces. Et comment se fait-il que le Seigneur ayant béni Sara, elle enfanta (Gen 18,10) ? qu'Anne ait prié et engendré (I Sam 1,10 ssq.) ? que Rachel ayant été bénie ait eu des fils (Gen 30,22 ssq.) ? Est-ce que les prophètes se sont trompés ? Car le Seigneur n'a pu se tromper. Mais dans les prophètes c'est encore le Seigneur qui a parlé, et par suite eux non plus n'ont pu errer. Comment donc pourra s'ajuster le désaccord des textes ? Mais puisqu'il y a conflit, tournons-nous vers l'esprit de paix; car la Paix a dit : «Quand la femme enfante, elle est dans l'affliction parce que son heure est venue; mais quand elle a enfanté, elle ne se souvient plus de sa tristesse»; et Il a ajouté : «Vous aussi, en ce moment vous êtes dans la tristesse, mais je vous reverrai et votre coeur sera joyeux» (Jn 16,21-22). Il montre ainsi qu'il appartient aux parfaits de se réjouir, aux infirmes de vaciller, comme redoutant encore l'incertain. Mais ici même Il vient de dire : «Ils mangeaient et buvaient, étaient épousés et prenaient femme» (Lc 17,27), s'attachant à cette vie et s'enchaînant aux soucis du monde. Telles sont les femmes enceintes auxquelles on prédit malheur : elles accumulent l'embonpoint de leurs corps, et leur démarche s'alourdit en l'intime de leurs âmes; lasses des vertus et grosses des vices. Mais il est d'autres enceintes qui ne sont pas exemptes de condamnation : celles qui en restent à concevoir de bonnes actions, et n'ont encore produit aucun résultat de l'oeuvre entreprise. Il en est en effet qui conçoivent par la crainte de Dieu, qui disent : «De votre crainte nous avons conçu et enfanté» (Is 3,18). Mais tous n'enfantent pas; tous ne sont point parfaits, tous ne peuvent pas dire : «Nous avons enfanté l'esprit de salut sur terre» (Ib.); tous ne sont pas Marie, pour concevoir le Christ de l'Esprit saint, pour enfanter le Verbe. Il en est qui expulsent avant naissance un verbe avorton; il en est qui portent le Christ dans leur sein, mais ne l'ont pas encore formé; on leur dit : «Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous» (Gal 4,19). Ceux donc qui sont encore dans le sein sont en formation, étant imparfaits; ceux-là sont déjà plus parfaits, à qui l'on dit : «C'est moi qui vous ai engendrés par l'Évangile» (I Cor 4,15). Il y a beaucoup de pères de par l'Évangile, et beaucoup de mères qui enfantent le Christ. Qui donc me montrera les parents du Christ ? Il les a montrés Lui-même, en disant : «Qui est ma mère, ou qui sont mes frères ? Celui qui a fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est lui qui est mon frère, et ma sœur, et ma mère» (Mt 12,48-50). Faites la volonté du Père, pour être mère du Christ. Beaucoup ont conçu le Christ, et ne l'ont pas mis au jour. Celle donc qui enfante la justice, enfante le Christ; celle qui enfante la sagesse, enfante le Christ; celle qui porte la parole, porte le Christ. Il y a aussi celle qui «a porté l'injustice et enfanté l'iniquité» (Ps 7,15). Malheur aux enceintes de cette sorte, dont le corps appesanti est trop paresseux pour échapper au péril ! Malheur à celles dont les douleurs, encore à subir, d'un prochain enfantement qui ébranle tout le corps, sont pour les autres le signe du jugement qui vient, le «commencement des douleurs» (Mt 24,8).

Moïse nous a encore parlé d'une femme enceinte, qui, piétinée par deux hommes en querelle, subirait de ce fait un avortement (Ex 21,22). Par conséquent la femme de bien doit fuir les querelles, s'attacher à la paix, pour mener à bien son enfantement. Et qu'elle n'attende pas le terme de neuf mois : l'enfantement du verbe dépend de la plénitude non du temps, mais du zèle : «Le juste, consommé en peu de temps, a accompli une longue durée» (Sag 4,13); au contraire l'âme imparfaite est vite piétinée, et laisse échapper le verbe qu'elle avait conçu. Mais malheur à celui qui scandalisera un de ces petits (Lc 17,2), ou qui aura piétiné une femme enceinte ! car si elle accouche d'un produit encore informe, il paiera de son argent; s'il était formé, il rendra vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main (Ex 21,23 ssq.). Mais pourquoi l'œil ou la main ? L'avorton a une main et a un œil, s'il a été produit déjà formé. C'est dire que chacun sera condamné à raison du dommage causé. Car si un hérétique ou schismatique fait sortir un catéchumène du sein, pour ainsi dire, soit de l'âme soit de l'Église qui l'enfante, son châtiment sera plus léger; plus grave, s'il s'agit d'un fidèle. Aussi prenez garde, en discutant avec ces gens-là, de piétiner l'Église; car «évités les questions insensées et hors de propos, sachant qu'elles engendrent les querelles» (II Tim 2,23), qui blessent l'Église, telle une femme enceinte, en piétinant tout son corps. Hâtez-vous donc de remplir votre sein, pour être en mesure de plus vite enfanter. Écoutez la manière de le remplir, et de quoi : «C'est des fruits de sa bouche, est-il dit, que l'homme remplit ses entrailles, des fruits de ses lèvres qu'il se rassasie» (Pro 18,20). Au sujet de celles qui nourrissent, j'ai encore l'enseignement du jugement sublime de Salomon et de la dispute de ces deux femmes (I R 3,16 ssq.). Bien que délivrées déjà des douleurs de l'enfantement, elles sont encore agitées de crainte au sujet de l'attribution des enfants. Le sommeil de l'ivresse est tombé sur celle qui nourrissait, la mère a étouffé son enfant; elle le renie, elle veut celui de l'autre. Mais celle qui n'a pas tué son fils a peur pour lui, haletante de l'incertitude du jugement. Donc nous aussi, pour ne pas nous trouver auteurs d'œuvres imparfaites au jour du jugement ou de la mort, hâtons-nous de sevrer nos enfants. Une fois sevré, Isaac ne craignait plus rien du sommeil de sa mère; aussi Abraham fit-il un grand festin quand il sevrer son fils (Gen 21,8). Une fois sevré, David espère la récompense pour son âme (Ps 130,2). Le Corinthien n'en est plus au début de sa foi où, incapable encore d'une nourriture solide, il buvait le lait; mais, fortifié main-tenant par un pain consistant, il a grandi jusqu'à la plénitude de l'âge parfait (I Cor 3,2; Hébr 5,12; Ep 4,13). Il ne suffit donc pas d'avoir pris soin d'engendrer; il faut posséder le moyen de nourrir.

Pour vous donc, comme pour Marie, que le Verbe de Dieu grandisse, qu'il progresse en sagesse et en âge : c'est ce qui arrive, si vous gardez en votre cœur toutes les paroles de justice, si vous n'attendez pas l'heure de la vieillesse, mais si, uni dès le premier âge à l'homme juste, vous vous hâtez de concevoir la sagesse sans altération de votre corps, de l'enfanter, de la nourrir. Considérez Paul hier persécuteur, aujourd'hui croyant, demain prédicateur.

«Priez pour que votre fuite n'ait pas lieu en hiver ou le jour du sabbat.»

Puisque au jour du jugement viendra le Seigneur, devant qui le feu brûlera (Ps 49,3), et que le feu a toujours la même énergie, ou (même) brûle plus vite en été, comment dit-Il de prier pour que notre fuite n'ait pas lieu en hiver ? Peut-être parce que celui qui se réfugie dans les montagnes ne doit pas avoir à craindre le froid et la glace, les tempêtes et la grêle des péchés, mais souhaiter plutôt la sérénité d'un été radieux, pour que le terrain glissant ne fasse pas trébucher les faibles pieds de son corps. Aussi telle âme, assurée désormais en sa marche, appuyée maintenant sur de solides racines, se réjouit-elle et dit-elle : «L'hiver s'en est allé, le moment est venu de tailler» (Can 2,11). Car en hiver le vent dépouille les arbres de leur parure, et la rigueur du froid est pour les tendres feuillages comme une mort qui les tue; mais au printemps les graines repoussent, et dans un renouveau d'été la nature verdoie et s'épanouit. Au printemps a lieu Pâques, où j'ai été sauvé; en été, les cinquante jours où nous célébrons la gloire de la résurrection à l'image du temps à venir.

Il faut aussi prier pour qu'à sa venue le Seigneur ne vous surprenne pas en sabbat, c'est-à-dire oisif et désœuvré. Alors travaillez, selon la Loi, jour après jour; ayez la ferveur de l'esprit et la vigilance laborieuse; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit : «Le samedi vous humilierez votre âme» (Lév 16,31). Et comme le peuple est demeuré en captivité durant soixante-dix ans, comme alors la religion a été profanée, la liberté opprimée, la pudeur outragée, il vous faut

émigrer de cette vie quand les vertus sont vigoureuses, les vices captifs, et non pas quand l'âme est captive, sa vigueur et sa force inexistantes, quand le corps est dominé par les péchés.

«Et il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles.»

La prophétie se déroule en réalité et le mystère s'accomplit intégralement : les Juifs seront une seconde fois emmenés captifs à Babylone et en Assyrie; ils seront captifs dans le monde entier, pour avoir renié le Christ; la Jérusalem visible sera piétinée par l'armée ennemie, et les Juifs passés au fil de l'épée; et toute la Judée sera subjuguée par les nations qui croiront, à l'aide du glaive spirituel, qui est la parole au double tranchant (Héb 4,12). Et divers signes se produiront dans le soleil, la lune et les étoiles. Ces signes sont exprimés plus clairement en Matthieu (24,29). «Alors, dit-il, le soleil pâlera, et la lune ne donnera plus sa lumière, et les étoiles tomberont.» Comme en effet beaucoup abandonneront la religion, la clarté de la foi sera voilée par le nuage de l'incrédulité : car le soleil céleste s'atténue ou grandit pour moi selon ma foi. Il en est ainsi quand plusieurs personnes considèrent le rayonnement du soleil de ce monde : selon la réceptivité du spectateur le soleil semble plus pâle ou plus brillant; de même selon la dévotion de chaque croyant se répand sur lui la lumière spirituelle. Et de même qu'en ses phases mensuelles la lune disparaît lorsque la terre s'interpose entre elle et le soleil, ainsi la sainte Église, lorsque les vices de la chair interceptent la lumière céleste, ne peut emprunter au rayonnement du Christ l'éclat de la divine lumière. Car souvent dans les persécutions c'est uniquement l'amour de cette vie qui arrête la clarté de Dieu. «Les étoiles tomberont» : c'est-à-dire ces hommes déjà étincelants de la gloire de la résurrection, ces hommes «astres du monde, possédant la parole de vie» (Phil 2,15 ssq.), ces hommes au sujet desquels il fut dit à Abraham que sa descendance resplendirait comme le ciel et les étoiles (Gen 15,5). Donc les patriarches tomberont aux yeux des hommes, les prophètes tomberont, si la cruauté de la persécution s'affirme. Cela doit s'accomplir, jusqu'à ce que l'Église voie achevée en tous et en chacun la plénitude des vertus : car c'est ainsi que se reconnaissent les bons, que se trahissent les faibles. Donc les diverses passions des âmes seront si fortes, qu'ayant la conscience chargée d'une multitude de fautes, la crainte du jugement qui vient desséchera en nous la fraîcheur de la fontaine sacrée : car la fausse foi dessèche, la foi rafraîchit.

«Car les puissances du ciel seront ébranlées; et alors on verra le Fils de l'homme venir sur les nuées.»

On attend la venue du Seigneur, pour que se réalise dans tout l'univers, humain ou matériel, sa présence, qui s'accomplit bien entendu en chacun quand on reçoit le Christ de tout son cœur. Peut-être qu'à leur tour les vertus des cieux, à l'avènement et au retour du Seigneur Sauveur – car «Il est le Seigneur des vertus (Ps 23,10) – obtiendront nécessairement une augmentation de grâce et seront ébranlées quand la plénitude de la divinité se communiquera de plus près. Il existe aussi des vertus des cieux qui publient la gloire de Dieu (Ps 18,2), et qui sont ébranlées par une communication plus abondante du Christ : les vertus spirituelles, qui voient le Christ. David nous a appris comment sont mises en mouvement ces vertus, quand il dit : «Approchez de moi, et vous serez éclairés» (Ps 33,6). Paul à son tour a enseigné comment voir le Christ : car «lorsque vous serez converti au Seigneur, le voile sera retiré» (I Cor 3,16), et vous verrez le Christ. Vous le verrez dans les nuées : je ne pense vraiment pas que le Christ viendra dans un sombre brouillard et une pluie glaciale; car on voit les nuées, elles voilent le ciel d'une brume obscure; et comment aura-t-il «placé sa tente dans le soleil», s'il pleut à son avènement (Ps 18,6) ? Mais il est des nuées qui voilent, parce qu'il le faut, l'éclat du mystère céleste; il est des nuées humides de la rosée de la grâce spirituelle. Regardez la nuée dans l'Ancien Testament : «Il leur parlait, est-il dit, dans une colonne de nuée» (Ps 98,7). Oui, Il parlait par Moïse, par Josué, fils de Nave, qui arrêta le soleil pour recevoir le rayonnement d'une lumière plus abondante (Jos 10,12). Donc Moïse et Josué, fils de Nave, sont des nuées. Voyez comment les saints sont des nuées : «Ils volent comme des nuées, comme des colombes avec leurs petits» (Is 40,8). J'ai sur ma tête les nuées d'Isaïe, d'Ezéchiël, qui par les chérubins et les séraphins me montrent la sainteté de la Trinité divine (Is 37,16; Ez 10,1); tous sont nuées. C'est dans ces nuées que vient le Christ. Il vient sur la nuée dans le Cantique des Cantiques, sur une nuée sereine, radieux de l'allégresse d'un époux. Il vient encore sur «une nuée légère» (Is 19,1), quand Il prend chair d'une Vierge : car le Prophète a vu comme une nuée venant de l'Orient; et il a bien dit : une nuée légère, que n'alourdissaient pas les vices de la terre. Voyez la nuée sur laquelle a reposé l'Esprit saint, et

que la puissance du Très-Haut a couverte de son ombre (Lc 1,35). Lors donc que le Christ apparaîtra sur les nuées, «les tribus de la terre s'effondreront» (Apo 1,7) : car il existe comme une ordonnance des crimes et un édifice des péchés, que l'avènement du Christ détruit.

«Voyez le figuier et tous les arbres : quand ils produisent leur fruit, vous savez que l'été est proche.»

Les textes des évangélistes semblent, par des procédés divers il est vrai, se ramener cependant à l'unité. Matthieu ne parle que du figuier «quand sa ramure est tendre» (24,32); ici, on parle de tous les arbres. Mais nous devons, ou bien quand le fruit devient vert sur tous les arbres et que le figuier est déjà fécond et en fleur (quand toute langue loue Dieu, Phil 2,11, et que le peuple juif aussi le loue), espérer la venue du Seigneur, à laquelle, comme à la saison d'été, se récolteront les fruits de résurrection; – ou bien, quand l'homme d'iniquité aura pris le vêtement de sa légère et frêle vanité, comme les rameaux de la Synagogue leurs feuilles, conjecturer que le jugement approche. Car le Seigneur se hâte de récompenser la foi et de mettre un terme au péché. Ainsi le figuier est ici doublement figuratif, ou de l'adoucissement de la dureté, ou de la surabondance des péchés; car par la foi des croyants ce qui était jusque-là desséché reflourira, et de la parure de leurs fautes les pécheurs tireront vanité; là c'est le fruit de la foi, ici la poussée folle de la fausse croyance. Les soins du jardinier évangélique me promettent le fruit du figuier (Lc 13,9). Il ne faut pas désespérer si les pécheurs se sont couverts des feuilles du figuier comme d'un vêtement trompeur, pour jeter un voile sur leur conscience. Les feuilles sont donc une apparence stérile. Tels sont les vêtements que possèdent les exilés du paradis (Gen 3,7).

Luc 17,7-13. Préparatifs de la Cène.

«Voici qu'à votre entrée dans la ville se présentera un homme portant une amphore d'eau.»

Il est bon d'examiner où le Seigneur fait la Pâque. En Matthieu vous lisez : «Allez en ville chez un tel» (Mt 26,18). Remarquez dès l'abord la majesté divine : Il parle avec ses disciples, et sait déjà ce qui va se passer ailleurs. Puis voyez sa condescendance : Il ne choisit pas un personnage riche ou puissant, mais il Lui faut un pauvre; Il préfère l'hospitalité réduite d'un pauvre aux vastes demeures des nobles. «Allez, dit-Il, chez quelqu'un.» Vous saviez, Seigneur, son nom, puisque vous saviez sa serviabilité; vous saviez sa serviabilité, sachant qu'il se présenterait. Mais vous le désignez sans le nommer, pour qu'on juge qu'il n'est pas notable. Rien ici d'arrangé, puisqu'on ne mentionne pas la personne, mais l'affaire. Selon Marc «il porte une cruche d'eau» (14,13). Voilà donc celui que les apôtres ont ordre de suivre. Pourquoi «père de famille» ? Pour vous faire connaître qu'on décrit la dignité de sa vie, non sa richesse. Pourquoi a-t-il un lit à l'étage supérieur ? Pour vous faire remarquer la grandeur de son mérite, tel que le Seigneur avec ses disciples peut se reposer avec complaisance sur ses vertus élevées. Plaise donc à Dieu qu'il me soit donné de porter l'amphore d'eau, donné de porter la cruche d'eau, que porte ce père de famille ayant en haut un grand lit ! Qu'est-ce en effet que l'amphore ? N'est-ce pas la mesure remplie, qui ne contient pas une mesure médiocre ? Le Seigneur a dit : «Ils vous donneront la bonne mesure, tassée, débordante» (Lc 6,38). De l'eau, que dirai-je ? Sur l'eau, avant même la naissance du monde, planait, comme vous le lisez, l'Esprit (Gen 1,2) Eau, qui a lavé l'Univers souillé de sang humain, faisant précéder le bain actuel de sa figure ! Eau à qui il fut donné d'être le sacrement du Christ, lavant tout sans être lavée ! C'est toi qui la première commences, c'est toi qui achèves et parais les mystères. De toi vient le commencement, de toi la fin; ou plutôt, c'est toi qui nous fais ignorer la fin. Par toi l'odeur des chairs putréfiées est chassée, et les entrailles que rongent la corruption sont conservées pour une longue durée par le sel répandu. Par toi les corps que dessèche la chaleur reçoivent un breuvage doux et agréable, qui sauve la vie, qui procure un suave plaisir. Tu as donné ton nom aux Prophètes et aux apôtres, tu as donné ton nom au Sauveur : les premiers sont les nuées du ciel (Is 60,8), les seconds le sel de la terre (Mt 5,13); Lui est source de vie (Jn 7,38). Les montagnes te recouvrent sans t'emprisonner. Tu heurtes les écueils sans te briser. Tu te répands sur les terres sans t'épuiser; mais jaillissant de canaux profonds, tantôt contenue tu répands un souffle de vie, tantôt dispersée tu donnes la sève fertile, tantôt répandue tu fournis un arrosage bienfaisant, pour que la terre, épuisée, desséchée en ses moelles, ne refuse pas les récoltes annuelles. Substance de tous les

éléments, le ciel, l'air, la mer, la terre te produisent. Frappé et heurté par le Prophète, le rocher t'a dégorgée pour arroser les cœurs des peuples altérés (Ex 17,6). Lorsque tu as jailli du côté du Sauveur, les bourreaux t'ont vue, et ils ont cru (Jn 19,34); aussi es-tu l'un des trois témoins de notre renaissance : car «il y a trois témoins, l'eau, le sang et l'Esprit» (I Jn 5,8) : l'eau pour laver, le sang pour racheter, l'Esprit pour ressusciter (cf. Rom 8,11).

Luc 22,14-38. Discours pendant la Cène.

«Et moi, je vous prépare un royaume, comme mon Père me l'a préparé.»

Le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde (Jn 18,36). L'homme ne doit donc pas viser à l'égalité, mais à la ressemblance avec Dieu. Seul en effet le Christ est l'image plénière de Dieu, parce qu'en Lui s'exprime dans l'unité la gloire du Père; quant à l'homme juste, il est à l'image de Dieu si, pour reproduire la ressemblance de la vie divine, il méprise ce monde afin de connaître Dieu, et dédaigne les jouissances de la terre pour recevoir le Verbe qui est l'aliment de notre vie : ce pour quoi nous mangeons le corps du Christ, afin de pouvoir participer à la vie éternelle. Car ce n'est pas manger et boire qui nous est promis comme une récompense et un honneur, mais la communion à la grâce et à la vie céleste. Les douze trônes ne sont pas davantage faits pour recevoir et asseoir nos corps; mais de même que le Christ, en vertu de sa ressemblance divine, juge par sa connaissance des cœurs et non en interrogeant sur les actions pour récompenser la vertu et condamner l'impiété, de même aussi les apôtres apprennent à juger en esprit, en récompensant la foi et en détestant la fausse croyance, à reprendre fortement l'erreur, à poursuivre de leur haine les sacrilèges. Convertissons-nous donc, et prenons garde que, pour notre perte, il ne survienne entre nous quelque dispute de préséance; car si les apôtres ont contesté, ce n'est pas une excuse offerte, c'est une invitation à prendre garde. Si Pierre se convertit «un jour» (Mt 13,15; Mc 4,12), lui qui a répondu au premier appel du Maître, qui peut dire que sa propre conversion a été rapide ? Gardez-vous donc de la vanité, gardez-vous du siècle; car celui qui est chargé d'affermir ses frères est celui qui a dit : «Nous avons tout quitté pour vous suivre» (Lc 18,28). Il faut encore considérer que l'empressement à honorer ne fait pas toute l'humilité : car vous pouvez être déférent envers quelqu'un en vue d'un avantage mondain, par crainte de la puissance et dans un but intéressé. C'est de vous construire qu'il s'agit, non d'honorer autrui; aussi ne donne-t-on à tous qu'un conseil formulé dans les mêmes termes, en sorte qu'on ne se vante pas d'être préféré, mais qu'il y ait joute d'humilité. Sur ce point le Seigneur se propose à l'imitation : nous avons besoin de tout, Lui de personne; et pourtant Il s'est affirmé maître d'humilité en servant ses disciples; Il ne l'a pas fait assurément dans une vue intéressée, mais par exercice de vertu. Quant à Pierre, prompt en son esprit sans doute, mais encore faible quant aux dispositions de son corps (Mt 26,41), il est prévenu qu'il reniera le Seigneur; car il ne pouvait pas égaler la fermeté de la volonté divine : la Passion du Seigneur a des imitateurs, pas d'égaux. Ainsi je ne lui reproche pas d'avoir renié, je le félicite d'avoir pleuré; l'un est le fait de notre commune condition, l'autre marque de vertu. Il est prévenu, afin d'être sur ses gardes; il n'est pas contraint de renier.

«Celui qui possède un sac, dit-Il, doit le prendre, et aussi une besace; et celui qui n'a pas de glaive doit vendre sa tunique pour en acheter un.»

Pourquoi m'ordonner cet achat, puisque vous me défendez de frapper (Mt 26,52) ? Pourquoi me prescrire d'avoir ce que vous m'interdisez de dégainer ? Peut-être pour avoir la défense prête, pas nécessairement la vengeance; pour montrer que vous pouviez vous venger, mais ne l'avez pas voulu. La Loi cependant ne m'interdit pas de rendre les coups; peut-être alors, quand Pierre présente deux glaives, si vous dites : «Cela suffit», est-ce comme si la chose eût été permise jusqu'à l'Évangile, la Loi donnant le rudiment de la justice, l'Évangile l'achèvement de la bonté. A beaucoup cela semble inique; mais le Seigneur n'est pas inique : pouvant se venger, Il a préféré s'immoler. Il existe aussi un glaive spirituel, qui vous fait vendre votre patrimoine pour acheter la parole dont est revêtu l'intime de l'âme. Il y a encore le glaive de la Passion, qui vous fait dépouiller votre corps, et acheter avec la dépouille de votre corps immolé la couronne sainte du martyr : vous pouvez le conclure des béatitudes du Seigneur, qui a prédit la couronne suprême entre toutes à qui souffre persécution pour la justice (Mt 5,10). Enfin, pour vous montrer qu'il parlait de la Passion, ne voulant pas troubler l'esprit des disciples, Il a fourni son propre exemple, en disant : «Car ce qui est écrit doit s'accomplir en moi :

il a été mis au rang des injustes.» Il subsiste pourtant un doute au sujet des deux glaives présentés par les disciples : peut-être l'un pour le Nouveau Testament, l'autre pour l'Ancien. Par eux nous sommes armés «contre les embûches du diable» (Ép 6,11). Aussi bien le Seigneur dit : «Il suffit», pour faire entendre que rien ne manque à celui que fortifie l'enseignement des deux Testaments.

Luc 22,39-53. L'agonie au Jardin.

«Père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice.»

Beaucoup s'attachent à ce passage pour exploiter la tristesse du Seigneur comme la preuve d'une infirmité innée dès le principe, et non pas prise pour un temps; ils voudraient détourner les mots de leur sens naturel. Pour moi, non seulement je ne vois pas qu'il y ait sujet de l'excuser, mais nulle part je n'admire davantage sa tendresse et sa majesté : son bienfait eût été moindre s'il n'avait pris mes sentiments. C'est donc pour moi qu'il s'est affligé, n'ayant pour Lui nul sujet d'affliction; et, mettant de côté la jouissance de sa divinité éternelle, Il se laisse atteindre par la lassitude de mon infirmité. Il a pris ma tristesse, pour me prodiguer sa joie; sur nos pas Il est descendu jusqu'à l'angoisse de la mort, voulant sur ses pas nous rappeler à la vie. Je n'hésite donc pas à parler de tristesse, puisque je prêche la croix. C'est qu'il n'a pas pris de l'incarnation l'apparence, mais la réalité; Il devait donc aussi prendre la douleur, afin de triompher de la tristesse, et non de l'écartier : on ne saurait être loué pour son courage si l'on n'a connu des blessures que l'étourdissement sans la douleur. «Homme de douleurs, est-il dit, et sachant porter les souffrances» (Is 53,3), Il a voulu nous instruire. Joseph nous avait appris à ne pas craindre la prison; dans le Christ nous apprendrions à vaincre la mort; mieux encore : comment vaincre l'angoisse de la mort à venir. Aussi bien comment vous imiterions-nous, Seigneur Jésus, à moins de vous suivre comme homme, de croire que vous êtes mort, d'avoir vu vos blessures ? Comment les disciples auraient-ils cru qu'il allait mourir, s'ils n'avaient constaté l'angoisse d'un mourant ?

Ainsi ils dorment encore et ignorent la douleur, eux pour qui le Christ était dans la douleur. C'est ce que nous lisons : «Il porte nos péchés, et pour nous Il souffre» (Is 53,4). Vous souffrez donc, Seigneur, non de vos blessures, mais des miennes, non de votre mort, mais de notre infirmité; et nous vous regardions, nous, comme en proie à la douleur, quand vous souffriez non pour vous, mais pour moi. Car vous êtes devenu infirme, mais à cause de nos péchés (Is 53,5), parce que cette infirmité, vous ne l'avez pas reçue de votre Père, mais prise pour moi; parce qu'il m'était bon que «l'enseignement de notre paix fût en vous, et que vos meurtrissures gué-rissent nos plaies» (Ib.).

Mais quelle merveille si pour tous Il a souffert, quand pour un seul Il a pleuré ? Quelle merveille si au moment de souffrir pour tous Il défaille, quand au moment de ressusciter Lazare Il verse des larmes ? Alors Il est ému des larmes d'une soeur aimante, qui ont touché son âme humaine; ici une pensée profonde le fait agir : de même qu'en sa chair Il exterminait nos péchés, de même l'angoisse de notre âme serait dissipée par l'angoisse de son âme.

Et peut-être sa tristesse tient-elle à ce que, depuis la chute d'Adam, notre seule issue pour sortir de ce monde est nécessairement la mort. Car Dieu n'a pas fait la mort, et Il n'éprouve aucune joie de la perte des vivants (Sag 1,13); Il répugne à souffrir ce qu'il n'a pas fait.

Puis Il dit : «Eloignez de moi ce calice.» Homme, Il repousse la mort; Dieu, Il maintient sa sentence. Il nous faut en effet mourir au monde pour ressusciter à Dieu, afin que, selon la sentence divine, la loi de malédiction soit satisfaite par le retour de notre nature au limon terrestre. Lorsqu'il dit : «Que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre, qui s'accomplisse», Il rapporte la sienne à son humanité, celle du Père à la divinité. La volonté de l'homme est temporaire; la volonté de Dieu est éternelle. Il n'existe pas une volonté du Père autre que celle du Fils : ils n'ont qu'une volonté, comme une divinité. Apprenez cependant à être soumis à Dieu, à ne pas choisir votre propre vouloir, mais ce que vous savez devoir plaire à Dieu.



Considérons enfin la valeur propre des mots : «Mon âme est triste», et ailleurs : «Maintenant mon âme est dans un trouble extrême» – le trouble n'est donc pas pour Celui qui a pris une âme, mais pour celle qui a été prise : car l'âme est sujette aux passions, la divinité en est exempte – enfin : «L'esprit est prompt, la chair infirme.» Triste, ce n'est pas Lui qui l'est, mais son âme. La Sagesse n'est pas triste, ni la substance divine, mais l'âme : car Il a pris mon âme, Il a pris mon corps. Il ne m'a pas trompé en étant autre qu'il paraissait : triste Il paraissait, et triste Il était, non de sa souffrance, mais de notre dispersion; aussi bien est-il dit : «Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront

dispersées» (Mt 26,31, d'après Zach 13,7). Il était triste de nous laisser si petits. Quant au reste, l'Écriture nous dit avec quel courage Il s'offre à la mort, allant au-devant de ceux qui le cherchent, raffermissant les troublés, excitant les tremblants, daignant accepter le baiser du traître. Il n'est d'ailleurs pas contraire à la vérité qu'il ait été triste pour ses persécuteurs, sachant qu'ils expieraient dans les supplices leur sacrilège. C'est pour cela qu'il dit : «Eloignez de moi ce calice» : non pas que le Fils de Dieu craignît la mort, mais parce qu'il n'eût pas voulu la perte des méchants eux-mêmes. Aussi bien dira-t-il : «Seigneur, ne mettez pas ce péché à leur compte» (Lc 23,34) afin que sa Passion fût salutaire à tous.

«Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ?»

Grande manifestation de la puissance divine, grande leçon de vertu. Le dessein de trahison est démasqué, et cependant la patience ne se refuse pas. Vous avez montré, Seigneur, qui il livrait, en dévoilant son secret. Vous avez encore montré qui il livrait, en disant : «le Fils de l'homme» : car c'est la chair, non la divinité, que l'on arrête; cependant, c'est pour l'ingrat un reproche de plus d'avoir livré Celui qui, étant Fils de Dieu, avait pour nous voulu être Fils de l'homme; Il semble dire : C'est pour toi, ingrat, que j'ai pris ce que tu livres. Quelle hypocrisie ! Il faut donc, à mon avis, lire avec une inter-rogation, comme si, dans un sentiment affectueux, Il reprenait le traître : «Judas, est-ce par un baiser que tu livres le Fils de l'homme» ? Autrement dit : c'est par le gage de l'amour que tu m'infliges la blessure, par la marque de l'affection que tu verses mon sang, par le signe de la paix que tu me donnes la mort, que toi serviteur tu livres ton Seigneur, disciple ton Maître, choisi ton Créateur ? C'est bien le cas de dire : «Les blessures d'un ami valent mieux que les baisers calculés d'un ennemi» (Pro 27,6). Ceci pour le traître; du pacifique, que dit-Il ? «Qu'il me baise des baisers de sa bouche» (Can 1,1) ! Et Il le baise : non pour nous enseigner la di-simulation, mais pour ne point paraître se dérober à la trahison, et pour accabler davantage le traître en ne lui refusant pas les marques d'affection. Car il est écrit : «Avec les ennemis de la paix j'étais pacifique» (Ps 119,6).

«Et au signal convenu, est-il dit, ceux qui étaient venus avec des bâtons le saisissent.»

Mais le Seigneur de toutes choses a été prisonnier des mystères, non des armes. Aussi bien Il parle, et ils tombent à la renverse. Qu'ai-je besoin des légions d'anges, de l'armée du ciel ? La seule voix du Seigneur cause plus de terreur. C'est elle qu'a retenue, comme indice évident de

la majesté divine, celui qui avait reposé sur le coeur du Chris. C'est donc parce qu'il le veut que la troupe le saisit, qu'il est chargé de chaînes. O insensés ! ô perfides ! on ne saisit pas ainsi la Sagesse, on n'enchaîne pas ainsi la Justice.

Et le zèle des disciples ne fit pas défaut. Aussi bien Pierre, instruit de la Loi, au coeur prompt, sachant que Phinées fut jugé juste pour avoir mis à mort les sacrilèges (Ps 105,30 ssq.), frappe le serviteur du prince (des prêtres). Mais le Seigneur a écarté les blessures sanglantes pour leur substituer les mystères divins. Ainsi l'esclave du prince du monde, serviteur des puissances du siècle



non par droit de naissance, mais par sa faute a reçu une blessure à l'oreille pour n'avoir pas écouté les paroles de sagesse. Car enfin «quiconque commet le péché, est esclave du péché» (Jn 8,34); «pour vos péchés, est-il dit, vous avez été vendus» (Is 50,1). La vente est le fait de nos péchés, c'est par la bonté de Dieu que sont rachetés les péchés. Ou bien, si Pierre a délibérément blessé l'oreille, c'était pour enseigner qu'ils ne devaient pas avoir d'oreille visible, n'en ayant pas au sens mystique. Mais le Seigneur, qui est bon, a remis l'oreille pour montrer, selon la parole du Prophète (Is 6,10), que la guérison est possible, s'ils se convertissent, pour ceux mêmes qui ont été blessés lors de la Passion du Seigneur : car tout péché est effacé par les mystères de la foi. Pierre donc coupe l'oreille. Pourquoi Pierre ? Parce que c'est lui qui a reçu les clefs du Royaume des cieux. Il condamne, comme il absout, parce qu'il a reçu le pouvoir de lier comme celui de délier. Il coupe l'oreille à celui qui écoute mal; par le glaive spirituel il coupe l'oreille intérieure à celui qui comprend de travers. Prenons garde que personne n'ait l'oreille coupée. On lit la Passion du Seigneur : si nous rapportons à sa divinité son infirmité et souffrance corporelle, notre oreille est coupée, et coupée par Pierre, qui n'a pas souffert que le Christ passât pour un Prophète, mais nous a appris à le proclamer Fils de Dieu par un témoignage de foi (Mt 16,14 ssq.). Lors donc que nous lisons l'arrestation de Jésus, gardons-nous d'écouter et de croire celui qui nous dira qu'il est arrêté en tant que Dieu, arrêté malgré lui, arrêté parce qu'impuissant. Il est arrêté, c'est vrai, et lié, au témoignage de Jean (18,12), dans la réalité de son corps; mais malheur à ceux qui enchaînent le Verbe ! C'est l'enchaîner que voir dans le Christ uniquement un homme; c'est l'enchaîner que ne pas croire à sa prescience, que ne pas reconnaître sa toute-puissance. Pauvres chaînes des Juifs ! Ils n'en lient pas le Christ, mais ils s'en attachent eux-mêmes. Or Il est enchaîné non pas dans la maison de quelque homme pieux et juste, mais dans la maison de Caïphe, c'est-à-dire une maison impie, où l'on prophétise aussi qu'il doit mourir pour tous (Mt 31,57; Jn 18,24). Combien donc insensés ceux qui reconnaissent les bienfaits et persécutent l'auteur des bienfaits ! Aussi perdent-ils l'oreille, ayant laissé perdre l'utilité de l'oreille. Beaucoup n'en ont pas qui croient en avoir : dans l'Eglise tous l'ont, hors de l'Eglise on ne l'a pas. Peut-être encore a-t-il coupé l'oreille pour qu'ils ne pèchent pas davantage s'ils entendaient, puisqu'ils ne pouvaient observer ce qu'ils entendaient; c'est ainsi qu'autrefois le Seigneur a brouillé les langues de ceux qui construisaient la tour (Gen 11,7 ssq.), pour empêcher qu'en s'entendant ils n'avancent leur ouvrage impie. Comprenez, si vous le pouvez, comment au contact de la droite du Sauveur la douleur s'en-fuit et les plaies se guérissent, sans qu'on y verse un médicament, à ce contact qui les recouvre. L'argile reconnaît son ouvrier, et la chair se prête à la main du Seigneur qui la travaille : car le Créateur répare à son gré son ouvrage. C'est ainsi qu'ailleurs Il rend la vue à l'aveugle en frottant ses yeux de boue (Jn 9,6), comme par un retour à sa nature. Il pouvait ordonner, mais il a mieux aimé travailler, pour

nous faire reconnaître Celui qui, d'une terre argileuse, a formé les membres de notre corps aptes à diverses fonctions, et leur a donné la vie en y répandant l'énergie de l'âme.

Ils vinrent donc et le saisirent. Le succès de leur entreprise fit leur perte plus funeste; et les malheureux ne comprirent pas le mystère ni ne vénérèrent une disposition de bonté si clémentine qu'il ne permit pas que ses ennemis mêmes fussent blessés. Eux apportaient la mort au juste; Lui guérissait les blessures des persécuteurs.

Luc 22,54-62. Reniement de Pierre.

Or Pierre suivait de loin. Il est bien vrai qu'il le suivait de loin, étant déjà si près de le renier : car il n'aurait pu le renier s'il s'était attaché étroitement au Christ. Mais peut-être devons-nous avoir pour lui la plus grande admiration et révérence du fait même qu'il n'a pas abandonné son Seigneur, tout en ayant peur : la crainte est naturelle, la sollicitude pieuse; craindre n'est pas son fait, ne pas s'enfuir est bien de lui. Il suit : c'est dévouement; s'il renie, c'est surprise. Sa chute est le sort commun; son repentir vient de sa foi.

Il y avait chez le prince des prêtres un feu allumé : Pierre approcha pour se chauffer, parce que, le Seigneur étant prisonnier, la chaleur de l'âme s'était aussi refroidie en lui. Que signifie que la première à le dénoncer soit une servante, alors que des hommes auraient assurément mieux pu le reconnaître ? N'est-ce pas pour que l'on voie ce sexe pécher également pour la mort du Seigneur, afin que ce sexe soit également racheté par la Passion du Seigneur ? C'est pour la même raison qu'une femme fut la première dépositaire du mystère de la Résurrection et observa ce qui lui fut prescrit (Jn 20,14 ssq.), pour effacer l'ancien égarement de la prévarication.

Pierre étant donc dénoncé renie. Oui, admettons que Pierre a renié, puisque le Seigneur a dit : «Tu me renieras trois fois» (Mt 26,34), et que j'aime mieux croire au reniement de Pierre qu'à une erreur du Seigneur. Qu'a-t-il renié ? Ce qu'il avait imprudemment promis. Il avait considéré son dévouement, il n'avait pas pris garde à sa condition; il a été puni pour avoir dit qu'il donnerait sa vie, ce qui n'appartient pas à la faiblesse humaine, mais à la puissance divine. S'il a dû payer si cher une parole imprudente, quel sera le châtement de l'incroyance ! Cependant où Pierre renie-t-il ? Ni sur la montagne, ni au temple, ni dans sa demeure, mais au prétoire des Juifs, dans la maison du prince des prêtres. Il nie au lieu où ne se trouve pas la vérité; il nie au lieu où le Christ est emprisonné, où Jésus est enchaîné. Comment ne pas s'égarer, ayant été introduit par une portière, et questionné par la portière des Juifs ? C'est un malheur qu'Eve ait persuadé Adam, un malheur qu'une femme ait introduit Pierre. Mais le premier tombe dans le paradis, où une faute est impardonnable; celui-ci dans le prétoire des Juifs, où l'innocence est difficile. Il n'était pas permis à l'un de tomber; à l'autre son erreur était prédite. La faute du premier a porté tort à celui-ci; celui-ci a libéré le premier. Considérons encore en quel état il renie : «Il faisait froid.» Etant donnée la saison, il ne pouvait faire froid; mais il faisait froid en ce lieu où Jésus n'était pas reconnu, où il n'y avait personne qui vît la lumière, où l'on reniait le feu qui consume. Il faisait donc froid pour l'âme, non pour le corps; aussi bien Pierre se tenait près des charbons, parce qu'il avait le cœur transi. Mauvais feu des Juifs ! Il brûle, il ne chauffe pas. Mauvais foyer, qui répand la suie de l'erreur jusque sur l'âme des saints ! Près de lui les yeux intérieurs de Pierre lui-même se sont brouillés : pas les yeux de la chair et du sang, mais les yeux de l'âme, qui lui faisaient voir le Christ. On me dira : Vous condamnez chez les Juifs jusqu'aux éléments ? Je ne condamne pas les éléments, puisqu'ils n'appartiennent pas aux Juifs; mais il existe une autre flamme, que je condamne : celle de la fausse foi. Je condamne cette flamme des Juifs, à la suite des oracles divins; car le Seigneur a dit : «Votre argent est réprouvé» (Jér 6,30); si l'argent des Juifs est réprouvé, réprouvé est aussi le foyer des Juifs. Aussi bien est-ce avec le feu et l'or des Juifs que fut modelée la tête du veau (Ex 32), c'est-à-dire le point de départ du sacrilège.

Mais voyons la teneur du reniement. Je vois qu'elle varie suivant les évangélistes. C'était chose si nouvelle, que Pierre ait pu pécher, que son péché n'a pas même pu être découvert par les évangélistes. Ainsi, quand la servante dénonce Pierre comme étant de ceux qui se trouvaient avec Jésus de Nazareth, Matthieu écrit que sa première parole fut pour répondre : «Je ne sais de quoi vous parlez»; de même Marc, compagnon de Pierre, et qui a pu l'apprendre de lui avec certitude. C'est la première parole du reniement de Pierre; pourtant il n'y semble pas renier le

Seigneur, mais se dégager de la dénonciation de cette femme. Considérez cependant ce qu'il a nié : qu'il ait été de ceux qui se trouvaient avec Jésus de Galilée, ou, comme l'a décrit Marc, avec Jésus de Nazareth. Est-ce qu'il a nié avoir été avec le Fils de Dieu ? C'était dire : je ne connais pas comme Galiléen, je ne connais pas comme de Nazareth celui que je sais être le Fils de Dieu. Aux hommes de porter des noms de localités; le Fils de Dieu ne peut être désigné par sa patrie, sa majesté n'étant renfermée dans aucun lieu. Et pour vous faire connaître combien c'est vrai, il y a témoignage à l'appui; car en un autre endroit, le Seigneur ayant interrogé ses disciples : «Qu'est-ce que les hommes disent que je suis, moi Fils de l'homme ?» Les uns dirent Élie, d'autres Jérémie ou l'un des Prophètes; mais Pierre dit : «Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant» (Mt 13,16 ssq.). Est-ce qu'alors aussi il a renié, quand il aima mieux reconnaître le Christ comme Fils non de l'homme, mais de Dieu ? Comment pourrions-nous bien trouver équivoque ce que le Christ Lui-même a approuvé ? Autre chose encore. A la question : «Et toi, es-tu de ceux qui étaient avec Jésus de Galilée ?» Pierre écarte cette expression d'éternité : car ils n'étaient pas, ayant commencé d'être. Cela revient à dire : Celui-là seul «était», qui était dès le principe (Jn 1,1). D'ailleurs il dit : «Je ne suis pas, moi» : car être appartient à Celui qui est toujours; c'est pourquoi Moïse a dit : «Celui qui est m'a envoyé» (Ex 3,14). Comme on insistait qu'il était de leur nombre, il l'a encore nié, selon Marc : ce qui montre que l'évangéliste a plus accordé à la vérité qu'à la complaisance. Cependant il a nié qu'il était de leur nombre, mais il n'a pas renié le Christ. Il a pu nier ses rapports avec des hommes, non la grâce de Dieu. Il a pu nier être de ceux qui étaient avec le Galiléen; avec le Fils de Dieu, il ne l'a pas nié. Enfin, selon Matthieu, dénoncé comme s'étant trouvé avec Jésus de Nazareth, il dit : «Je ne connais pas cet homme.» C'est ce que les deux évangélistes dont nous nous occupons disent qu'il répondit la troisième fois, et avec serment : qu'il ne connaissait pas l'homme. Et il a bien fait de nier comme homme Celui qu'il savait être Dieu. Aussi bien, quand il y a serment, il y a réponse étudiée : car, même s'il a renié, Pierre n'a point parjuré, attendu que le Seigneur n'avait pas mentionné non plus qu'il serait parjure. Si le serment est douteux chez Pierre, comme c'est chose risquée ! Quant à Jean, il a écrit ceci : questionné par la servante s'il était des disciples de cet homme, Pierre a d'abord répondu : «Je n'en suis pas» (Jn 18,17) : car il n'était pas apôtre d'un homme, l'étant du Christ. D'ailleurs Paul a nié, lui aussi, être l'apôtre d'un homme : «Paul, dit-il, apôtre non de la part des hommes ni au moyen d'un homme, mais par Jésus Christ et Dieu le Père» (Gal 1,1); mais pour ne pas sembler jeter quelque doute sur l'Incarnation, il a ajouté : «qui l'a ressuscité des morts», pour que vous ayez aussi foi en son humanité, après l'avoir cru Dieu. C'est ce qu'il maintient, ailleurs encore, en termes semblables, quand il dit : «Il n'y a qu'un Dieu et qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus homme» (I Tim 2,5); il l'a, bien entendu, appelé médiateur de Dieu d'abord, puis des hommes : car il ne suffit pas de croire les deux choses, si dans la foi l'ordre n'est pas observé. Donc la réponse se tient d'un bout à l'autre. Car ayant dit : «Je ne connais pas l'homme», il convenait qu'à la question s'il était des disciples de l'homme il répondît : «Je n'en suis pas.» Ainsi il n'a pas nié être le disciple du Christ, mais il a nié être le disciple d'un homme. Ainsi Pierre comme Paul ont nié en tant qu'homme Celui dont ils confessaient la divinité. Ce qu'a pensé Pierre, Paul également l'a exprimé : il en a profité à son tour. L'erreur de Pierre est un enseignement pour les justes, et l'achoppement de Pierre est le roc de tous. Aussi bien il chancelle sur les eaux, mais il tend la main au Christ (Mt XIV, 30); il tombe sur la montagne, mais est relevé par le Christ (Lc, IX, 34). C'est le même Pierre qui a chancelé sur la mer, mais a marché. Pierre chancelant est plus ferme que notre fermeté : il tombe, là où personne ne monte; il trébuche, là où nul ne marche. Et pourtant, bien qu'il chancelle sur les eaux, il n'est pas englouti; il trébuche sans tomber, il vacille sans faire de chute.

S'il est tombé, c'est sur la montagne qu'il est tombé; mais tomber lui a été meilleur que pour d'autres rester debout; mieux lui a valu tomber, puisque le Christ l'a relevé. Questionné de nouveau s'il était de ses disciples, il le nia, écrit Jean. Et il l'a nié à juste titre, puisqu'on le disait être des disciples de celui dont on parlait plus haut comme d'un homme. Que si, à la troisième reprise, il a nié qu'on l'ait vu avec Lui, cela découle de ce qui précède; avec celui que vous appelez homme, non, je n'y étais pas; mais le Fils de Dieu, je ne l'ai pas quitté. Luc à son tour a écrit que Pierre, questionné s'il était de leur nombre, répondit une première fois : «Je ne le connais pas.» Et il a dit juste : il y aurait eu assurément témérité à dire qu'il connaissait Celui que l'esprit humain ne saurait saisir; car «nul ne connaît le Fils, sauf le Père» (Mt 11,27). De même, la seconde fois, Pierre a dit, selon Luc : «Je n'en suis pas»; en effet il a mieux aimé se nier lui-même que le Christ ; ou bien, en semblant nier ses rapports avec le Christ, il s'est renié lui-même. Il est certain que par son reniement qui concernait l'homme, il a péché contre le Fils de l'homme, si

bien qu'il lui fut pardonné (Mt 12,32), mais non contre l'Esprit saint. Questionné une troisième fois encore, il dit : «Je ne sais ce que vous dites», autrement dit : je n'entends rien à vos sacrilèges.

Mais nous l'excusons, lui ne s'est pas excusé. C'est qu'il ne suffit pas d'une réponse ambiguë pour confesser Jésus : il faut une confession franche. A quoi servent des paroles enveloppées, si vous voulez avoir l'air de renier ? Ce qui indique que Pierre n'a pas répondu de la sorte à dessein, c'est qu'ensuite il s'en est souvenu et cependant a pleuré. Il a mieux aimé accuser lui-même son péché, et se justifier par un aveu, qu'aggraver son cas par une dénégation; car «le juste commence par s'accuser lui-même» (Pro 18,17). Et il a pleuré. Pourquoi a-t-il pleuré ? Parce qu'il a péché par surprise. J'ai coutume de pleurer, moi, si je manque à pécher, c'est-à-dire si je ne me venge pas, si je n'obtiens pas ce que je convoite injustement; Pierre a souffert et pleuré, parce qu'il a erré comme un homme. Je ne trouve pas ce qu'il a dit : je trouve qu'il a pleuré. Je lis qu'il a pleuré, je ne lis pas qu'il ait fait des excuses; mais ce qui ne peut se défendre peut se laver; aux larmes de laver le manquement qu'on rougit d'avouer de vive voix. Les pleurs pourvoient au pardon, et à la honte. Les larmes disent la faute sans trembler; les larmes avouent le crime sans gêne pour la pudeur; les larmes ne demandent pas le pardon, et l'obtiennent. J'ai trouvé pourquoi Pierre a gardé le silence : c'était pour ne pas ajouter à l'offense en demandant si vite son pardon; il faut pleurer d'abord, et alors prier. Bonnes larmes, qui lavent la faute ! Aussi bien ceux-là pleurent que Jésus regarde. Pierre a renié une première fois et n'a pas pleuré, parce que le Seigneur ne l'avait pas regardé. Il a renié une seconde fois, il n'a pas pleuré, parce que le Seigneur ne l'avait pas encore regardé. Il a renié une troisième fois; Jésus l'a regardé, et il a pleuré bien amèrement. Regardez-nous, Seigneur Jésus, pour que nous sachions pleurer notre péché. Cela montre encore que la chute des saints est utile : le reniement de Pierre ne m'a pas fait tort, j'ai gagné à son repentir; j'ai appris à prendre garde aux propos des perfides. Pierre au milieu des Juifs a renié, Salomon trompé par ses compagnes païennes s'est égaré. Pierre a donc pleuré, et très amèrement; il a pleuré pour arriver à laver sa faute dans les larmes. Vous aussi, si vous voulez obtenir le pardon, effacez votre faute par les larmes : au moment même, sur l'heure, le Christ vous regarde. S'il vous sur-vient quelque chute, Lui, témoin présent à votre vie secrète, vous regarde pour vous rappeler et vous faire avouer votre erreur. Imiter Pierre, qui dit ailleurs, à trois reprises : «Seigneur, vous savez que je vous aime» (Jn 21,15); car, ayant renié trois fois, il confesse trois fois. Mais il a renié dans la nuit, il confesse au grand jour. Or tout cela est écrit pour vous faire connaître que nul ne doit se vanter. Car, si Pierre est tombé pour avoir dit : «Même si d'autres sont scandalisés, moi je ne serai pas scandalisé» (Mt 26,33), quel autre serait en droit de compter sur soi ? D'ailleurs David lui aussi, après avoir dit : «J'ai dit dans ma suffisance : je ne serai jamais ébranlé», avoue que cette vanité lui a fait tort : «Vous avez, dit-il, détourné de moi votre visage, et je me suis trouvé dans le trouble» (Ps 29,7 ssq.).

D'où vous faire venir, Pierre, pour m'apprendre quelles étaient vos pensées parmi vos larmes ? Oui, d'où vous faire venir ? Du ciel, où vous avez déjà pris place parmi les chœurs des anges, ou encore du tombeau ? Car il ne vous répugne pas d'être à votre tour en ce lieu d'où le Seigneur est ressuscité. Enseignez-nous à quoi vous ont servi vos larmes. Mais vous l'avez enseigné bien vite : car étant tombé avant de pleurer, vos larmes vous ont fait choisir pour conduire les autres, vous qui d'abord n'aviez pas su vous conduire.

Mt 27,3-10. Fin de Judas.

Pierre donc eut des larmes, que lui faisait répandre son coeur aimant. Le traître n'eut pas de larmes pour laver sa faute, mais les tourments de sa conscience pour lui faire avouer son sacrilège. Ainsi, le coupable étant condamné par son propre jugement, et le forfait expié par un supplice volontaire, on voit paraître la bonté du Seigneur, qui n'a pas voulu se venger Lui-même, et sa divinité, qui mettait à la question cette âme et cette conscience par son pouvoir invisible. «J'ai péché, dit-il, en livrant le sang du Juste.» Bien que le regret du traître soit inutile, parce qu'il a péché contre l'Esprit saint, il y a pourtant quelque pudeur de la part du crime à reconnaître sa faute; et, s'il n'est pas absous, du moins l'impudence des Juifs les condamne. Accusés par l'aveu du vendeur, ils revendiquent cependant les droits de ce contrat criminel, et se croient exempts de culpabilité quand ils disent : «Que nous importe ? C'est ton affaire.» Franchement insensés, ils se croient déliés, et non engagés, par le crime du vendeur. En affaires d'argent, le prix remboursé, le droit cesse; eux reprennent le prix et poursuivent leur sacrilège. Par l'acharnement de leur passion, ils prennent à leur compte la funeste vente du sang, alors que le

vendeur rembourse le prix du sacrilège. Ainsi, quand ce prix du sang est mis à part du trésor sacré des Juifs, quand on achète le champ du potier avec l'argent pour lequel le Christ fut vendu, quand ce terrain est consacré à ensevelir les restes des étrangers, l'oracle prophétique s'accomplit clairement et le mystère de l'Église naissante se révèle. Car le champ, selon les paroles divines, c'est tout le monde présent (Mt 13,38); le potier est Celui qui nous a façonnés de l'argile, et dont vous lisez, dans l'Ancien Testament, que Dieu «façonna l'homme d'une terre argileuse» (Gen 2,7). Il avait à son gré le pouvoir de façonner par la nature, de reformer par la grâce : car même si nous tombons par nos propres vices, sa miséricorde nous fait cependant reprendre âme et souffle, selon l'oracle de Jérémie (18,2 ssq.), et nous reforme. D'autre part, le prix du sang, c'est le prix de la Passion du Seigneur. C'est donc au prix du sang que le monde est acheté par le Christ; car Il est venu «pour que le monde soit sauvé par Lui» (Jn, 3,17), si bien qu'en Lui son auteur trouve à la fois son ouvrage et son droit. Il est donc venu pour conserver, en vue du bienfait de l'éternité, ceux qui par le baptême sont ensevelis et morts avec le Christ (Rom 6,4; Col 2,12). Mais le lieu de sépulture n'est pas indistinctement pour tous : car si le monde contient tous les hommes, il ne les conserve pas tous; ils y habitent tous ensemble, mais la sépulture est le droit de ceux qui maintenant, grâce à la foi, sont de la maison de Dieu (Ep 2,19), au lieu qu'ils étaient étrangers sous la Loi. Qui sont-ils, sinon ceux dont il est dit : «Souvenez-vous qu'il y eut un temps où vous, Gentilité, vous étiez selon la chair étrangers à la vie d'Israël et exclus des promesses de l'Alliance» (Ép 2,11-13) ? Mais maintenant, ils ne sont plus étrangers et de passage, ayant obtenu droit de cité dans le sanctuaire au titre de la foi.

Luc 22,66-23,25. Le jugement du Seigneur.

Vient ensuite un passage admirable, qui infuse aux cœurs des hommes une disposition de patience pour supporter l'affront avec égalité d'âme. Le Seigneur est accusé, et Il se tait. Et Il a raison de se taire, n'ayant pas besoin de se défendre; vouloir se défendre est bon pour ceux qui craignent d'être vaincus. Il ne confirme donc pas l'accusation par son silence, mais la dédaigne en ne la réfutant pas. Que craindrait-Il donc, puisqu'il ne désire pas se sauver ? Salut de tous, Il sacrifie le sien pour acquérir celui de tous. Mais pourquoi parler de Dieu ? Suzanne se taisait, et elle a triomphé (Dan 13,35); la cause la meilleure est celle qui se justifie sans se défendre. Ici également Pilate absout; mais il absout par son jugement, il crucifie à raison du mystère. Mais ceci est propre au Christ; ce qui est humain, c'est, en face de juges iniques, d'avoir montré qu'on ne voulait pas se défendre, non qu'on ne pouvait pas. Pourquoi le Seigneur s'est tu ? Il l'avait dit d'avance : «Si je vous parle, vous ne me croyez pas; si je vous interroge, vous ne me répondez pas.» Le plus remarquable cependant, c'est qu'il a mieux aimé montrer sa royauté que l'affirmer, de façon à leur ôter tout motif de le condamner, puisque leur grief même est un aveu. Alors qu'Hérode souhaitait voir de Lui quelques merveilles, Il s'est tu et n'en a rien fait, parce que la cruauté du personnage ne méritait pas de voir des choses divines, et aussi parce que le Seigneur évitait de se faire valoir. Peut-être Hérode est-il la figure et l'emblème de tous les impies : s'ils n'ont pas cru à la Loi et aux prophètes, ils ne peuvent pas davantage voir les œuvres admirables du Christ dans l'Évangile. Il est envoyé à Hérode, renvoyé à Pilate. Bien que ni l'un ni l'autre ne le déclare coupable, ils servent cependant les fins de la cruauté d'autrui. Pilate s'est bien lavé les mains, mais il n'a pas effacé ses actes; car, étant juge, il n'eût pas dû céder devant la haine et devant la crainte au point de livrer le sang innocent. Son épouse l'avertissait, la grâce l'éclairait dans la nuit, la divinité s'imposait; même ainsi, il ne s'est pas abstenu d'une sentence sacrilège.

Nous avons en lui, à mon avis, l'image anticipée et le modèle de tous les juges qui allaient condamner ceux qu'ils jugeraient innocents. D'autre part, cette personne unie à Pilate montre que les Gentils sont plus pardonnables que les Juifs, et peuvent plus facilement être amenés à la foi par les œuvres divines. Mais ceux qui ont crucifié le Seigneur de majesté !... Et il est bien juste qu'ils demandent l'acquittement d'un homicide, réclamant la perte de l'innocent. Telles sont les lois de l'iniquité : haïr l'innocence, chérir le crime. Cependant la traduction du nom dessine ici une figure : car Barabbas veut dire en latin «fils du père». Ceux donc à qui il fut dit : «Vous autres, vous avez pour père le diable» (Jn, 8,44), sont dénoncés comme devant préférer au vrai Fils de Dieu le fils de leur père, l'Antichrist.

«Et l'ayant revêtu d'une robe blanche, il le renvoya.»

Ce n'est pas sans raison qu'il est revêtu d'une robe blanche par Hérode, pour signifier que sa Passion est sans tache; car l'Agneau de Dieu sans tache a pris glorieusement sur Lui les péchés du monde. De même, sous les traits d'Hérode et de Pilate, qui d'ennemis devinrent amis par Jésus Christ, se soutient la figure du peuple d'Israël et de la foule des Gentils; car la Passion du Seigneur procurera un jour leur accord, de telle manière cependant que la Gentilité accueille d'abord la parole de Dieu, et la renvoie au peuple juif par le dévouement de sa foi : si bien que ceux-ci à leur tour revêtiront d'un majestueux éclat le corps du Christ, qu'ils avaient d'abord méprisé. Quant au manteau d'écarlate dont le revêtent les soldats, et à la tunique de pourpre, l'une figure les victoires des martyrs, l'autre marque le pouvoir royal; car sa chair devait recueillir pour nous le sang répandu dans tout l'univers, et sa Passion procurer son règne en nous. De même, la couronne d'épines tressée autour de sa tête, que désigne-t-elle ? N'est-ce pas le spectacle de l'ouvrage divin, la gloire du triomphe procurée à Dieu par les pécheurs de ce monde, épines du siècle ? Les fouets ne sont pas non plus dépourvus de signification : Il a été flagellé, Lui, pour que nous autres ne soyons pas flagellés; car «cet homme blessé et sachant supporter les infirmités souffre pour nous» (Is 53,3 ssq.); Il détourne les fouets de nous, qui jusque-là prenions la fuite devant Dieu; le Seigneur est patient jusqu'à offrir ses mains aux chaînes des fugitifs, son corps aux fouets des fugitifs. Ainsi les Juifs, si détestable que soit leur disposition d'esprit, n'en présagent pas moins le dénouement glorieux : car en blessant ils couronnent, en se moquant ils adorent. Leur coeur ne croit pas, et pourtant ils rendent hommage à Celui qu'ils immolent.



Il leur a manqué le désir de bien faire, soit; mais Dieu n'a pas manqué d'être honoré : il est salué comme un roi, couronné comme un vainqueur, adoré comme Dieu et Seigneur. De plus, selon Matthieu, on place un roseau dans sa main, pour que la faiblesse humaine ne soit plus agitée par le vent comme un roseau (Lc 7,24), mais fortifiée et fondée sur les œuvres du Christ, et aussi pour que, l'acte qui nous était contraire une fois cloué à la Croix (Col 2,14), l'antique sentence soit périmée. Ou bien, selon Marc, on en frappe sa tête, pour que notre nature, affermie par le contact de la divinité, ne puisse plus osciller.

Mais il est temps que le vainqueur érige son trophée. La Croix est placée sur ses épaules comme un trophée. Que ce soit Simon ou Lui qui la porte, le Christ l'a portée en l'homme, et l'homme l'a portée dans le Christ; il n'y a pas désaccord entre les évangélistes, puisque le mystère fait l'accord. Puis c'est bien l'ordre de notre progrès : Il a d'abord érigé Lui-même le trophée de sa Croix, puis Il l'a remis aux martyrs pour l'ériger. Ce n'est pas un Juif qui porte la Croix, mais un étranger de passage. Il ne précède pas, mais suit, selon ce qui est écrit : «Prenez votre croix et suivez-moi» (Lc 9,23); car le Christ n'est pas monté sur sa Croix, mais sur la nôtre. Et Il est mort non pas en sa divinité, mais en tant qu'homme; c'est pourquoi Il dit : «Dieu, mon Dieu, regardez-moi ! Pourquoi m'avez-vous délaissé ?» Il est bien qu'avant de monter sur la Croix Il ait quitté les vêtements royaux : vous connaîtrez ainsi qu'il a souffert comme homme, non pas comme Dieu et roi, et que, si le Christ est l'un et l'autre, c'est pourtant comme homme, non comme Dieu, qu'il a été cloué sur la Croix. Mais ce sont les soldats, non les Juifs, qui savent à quel moment tels vêtements conviennent au Christ; il comparut au jugement comme un vainqueur, il vint au supplice comme un criminel humilié.

Luc 23,33-49. Le crucifiement.

Nous avons vu le trophée; que maintenant le triomphateur monte sur son char, et suspende non pas à des troncs d'arbres ou à des quadriges le butin conquis sur un ennemi mortel, mais au gibet triomphal les dépouilles enlevées au siècle. Nous ne voyons pas ici des nations les bras liés derrière le dos, ni les images des villes détruites ou les statues des places conquises. Nous n'admirons pas les rois captifs, la tête basse, selon l'appareil coutumier des triomphes humains, ni l'étendue de la victoire poussée jusqu'aux limites d'une contrée; mais les peuples et nations dans la joie, convoqués non pour le supplice, mais pour la récompense, les rois adorant par libre inclination, les villes vouées à un culte volontaire, et les images relevées des cités, non pas figurées par des couleurs, mais dessinées par une foi dévouée; les armes et le droit du vainqueur parcourant le monde entier; le prince du monde prisonnier, et les esprits du mal qui sont dans le ciel (Ép 6,12) obéissant aux ordres d'une parole humaine; les puissances soumises, et les diverses espèces de vertus dans l'éclat non de la soie, mais des mœurs : la chasteté brille, la foi resplendit, et, paré des dépouilles de la mort, le dévouement courageux se relève enfin. Le seul triomphe du Seigneur, la Croix du Christ, a fait triompher déjà presque tous les hommes. Il importe donc de considérer en quel état Il monte. Je le vois dépouillé : c'est donc ainsi qu'il faut monter quand on s'apprête à vaincre le siècle, sans rechercher les secours du siècle. Adam fut vaincu, lui qui a cherché un vêtement (Gen 3,7); le vainqueur est Celui qui a quitté ses vêtements. Puis Il est monté tel que la nature nous avait formés sous l'action de Dieu : c'est ainsi que le premier homme avait habité dans le paradis, ainsi que le second homme est entré dans le paradis. Et afin d'être vainqueur non pour Lui seul, mais pour tous, Il a étendu les mains pour attirer tout à Lui (Jn 12,32), afin de dégager des liens de la mort, d'attacher au joug de la foi, d'unir au ciel ce qui était auparavant de la terre.

On écrit aussi une inscription. D'ordinaire un cortège précède les vainqueurs; mais le char triomphal du Seigneur fut précédé par le beau cortège des morts ressuscités. A l'ordinaire aussi un écriteau indique le nombre des nations subjuguées. A de tels triomphes de montrer, disposés dans un certain ordre, les captifs pitoyables des nations vaincues, honteux quand elles sont détruites : ici s'épanouit la beauté des peuples rachetés. L'attelage est digne d'un tel triomphe : le ciel, la terre, la mer, les enfers passent de la corruption à la grâce. Or l'inscription est tracée, et placée au-dessus de la Croix; non pas au-dessous de la Croix, car «la principauté est sur ses épaules» (Is 9,6). Qu'est cette principauté, sinon son éternelle puissance et divinité ? Aussi, quand on l'interroge : «Qui êtes-vous ?» Il répond : «Le principe, qui vous parle» (Jn 8,25). Lisons cette inscription : «Jésus de Nazareth, est-il dit, roi des Juifs.» Il est juste que l'inscription soit au-dessus de la Croix, parce que la royauté que possède le Christ ne tient pas à son corps humain, mais à sa puissance divine. Il est juste que l'inscription soit au-dessus de la Croix, parce que si le Seigneur Jésus était en Croix, Il resplendissait au-dessus de la Croix par sa majesté royale. Il était ver sur la Croix (Ps 21,7), scarabée sur la Croix : en bon ver il tenait à la Croix, en bon scarabée Il criait sur le bois (Hab 2,11) ! Qu'a-t-Il crié ? «Seigneur, ne leur comptez pas ce péché»; Il a crié au larron : «Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis»; Il a crié comme le scarabée : «Dieu, mon Dieu, regardez-moi; pourquoi m'avez-vous délaissé ?» En vrai scarabée, Il remuait par les traces de ses vertus la boue de notre corps, jusque-là informe et pesante. En bon scarabée, Il relève le pauvre du fumier (Ps 112,7) : Il a relevé Paul, qui se considérait comme ordures (Phil 3,8); Il a relevé Job, qui était assis sur le fumier (Job 2,8). L'inscription n'est donc pas quelconque. Quant à la place de la Croix, elle est au milieu, pour être vue de tous, ou, comme le prétendent les Hébreux, sur la tombe d'Adam : car il convenait d'attribuer aux prémices de notre vie la place qu'avait occupée le début de la mort.

On partage les vêtements, que le sort attribue à chacun : car l'Esprit de Dieu n'est pas prisonnier de la pensée humaine, mais survient comme par un hasard imprévu. Peut-être aussi les quatre soldats sont-ils la figure des quatre évangélistes, écrivains d'une inscription que tous nous pouvons lire. Je lis l'inscription du roi des Juifs, quand je lis : «Mon royaume n'est pas de ce monde» (Jn 18,36); je lis le procès du Christ écrit au-dessus de sa tête, quand je lis : «Et le Verbe était Dieu» (Jn 1,1); car «la tête du Christ, c'est Dieu» (I Cor 11,3). Donc ils gardaient Jésus. Aujourd'hui encore ils le gardent, pour qu'il ne vienne à échapper à personne, pour qu'il ne descende pour personne de sa Passion, comme le demandait le peuple juif (Mt 27,40). Oui, que le Christ meure pour moi dans sa Passion, afin de ressusciter après sa Passion. Il n'a pas voulu descendre pour Lui, afin de ressusciter pour moi. C'est donc pour nous que maintenant le Christ

est gardé, à notre intention que sont partagés ses vêtements. Chacun ne peut tout avoir; et si la tunique est tirée au sort, c'est que l'Esprit saint ne se distribue pas au gré de l'homme; car «il y a partage de grâces, mais c'est l'Esprit qui l'accomplit, distribuant à chacun comme Il l'entend» (I Cor 12,6,11). Contemplez maintenant les vêtements du Christ partagés. Où les chercher ? Cherchez en Matthieu : vous ne trouverez que chez lui le manteau d'écarlate (27,28), chez Jean la robe de pourpre (19,2), chez Marc la pourpre seulement (15,17), chez Luc la robe blanche (23,11) : car il s'est contenté d'elle seule pour sa part. Que de gens le Christ a-t-il donc revêtus de son vêtement ! Je pense qu'il n'a pas revêtu quatre soldats seulement, mais tous, et tous abondamment. Mais revenons aux évangélistes. Donc ces quatre parts sont, me semble-t-il, non des portions de vêtements, mais des genres de talents : car tel a écrit du Royaume en termes sublimes, un autre s'est étendu sur la formation humaine; Luc a choisi pour lui l'éclat du vêtement sacerdotal, Marc n'a pas recherché le tissu des expressions; enfin Jean a pour ainsi dire tissé les discours pour en revêtir notre foi. Ne trouvez-vous pas que ceci est une chaîne : «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu. Tout a été fait par lui» (Jn 1,1-3) ? Mais Marc, se contentant de l'éclat de la pourpre, dit, sans enchaîner les mots : «Début de l'évangile de Jésus Christ, le Fils de Dieu» (1,1). Les vêtements partagés sont donc les actions du Christ, ou sa grâce : car la tunique ne pouvait être partagée : j'entends la foi, parce qu'elle n'entre pas dans le lot d'un chacun, mais appartient à tous de plein droit; car ce qui n'est point partagé aux individus demeure intact. Et c'est bien vrai qu'elle était «tissée depuis le haut» (Jn 19,23) : car la foi du Christ est tissée de telle façon qu'elle descend du divin à l'humain, puisque, né de Dieu avant les siècles, Il a plus tard pris et épousé la chair. Il nous est donc ainsi montré que la foi ne doit pas être déchirée, mais demeurer entière.

«Vraiment, vraiment je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi au paradis.»

Magnifique témoignage qu'il faut travailler à se convertir, puisque le pardon est si vite prodigué au larron, et la grâce plus abondante que la prière. Le Seigneur accorde toujours plus qu'on ne lui demande. Celui-là demandait que le Seigneur se souvint de lui quand Il serait arrivé dans son Royaume; le Seigneur dit : «Vraiment, vraiment je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi au paradis.» Car la vie consiste à être avec le Christ : où est le Christ, là est le Royaume. Le Seigneur pardonne donc promptement, parce que l'autre se convertit promptement. Cela semble expliquer comment les autres évangélistes montrent les deux larrons disant des injures, et celui-ci l'un d'eux l'injuriant, l'autre le priant. Peut-être ce dernier a-t-il commencé par injurier, puis soudain s'est converti; et il n'est pas surprenant que la faute soit pardonnée au converti par Celui qui prodigue le pardon à ses insulteurs. On a pu encore parler au pluriel d'un seul, comme dans le texte «Les rois de la terre se sont dressés, et les princes se sont assemblés» (Ps 2,2) : car Hérode est le seul roi, et Pilate le seul magistrat, qui se soient entendus contre le Christ, comme le montrent les paroles de Pierre, aux Actes des apôtres (4,27). Vous lisez de même, aux Hébreux : «Ils allaient vêtus de peaux de chèvres, ils ont été sciés et ont fermé la gueule aux lions» (Héb 11,33) : or on nous apprend d'Elie seulement qu'il portait une peau de chèvre (II R 1,8), d'Isaïe qu'il fut scié, de Daniel qu'il demeura indemne parmi les lions (Dan 6,23).

Combien exécrable est l'iniquité des Juifs, qui leur fait crucifier comme un larron le Rédempteur de tous ! C'est pourtant, au sens mystique, un vrai larron : Il a joué le démon, pour lui enlever ses instruments (cf. Mt 12,29). Par ailleurs les deux larrons symbolisent mystérieusement les deux peuples pécheurs, qui par le baptême seront crucifiés avec le Christ. Leur désaccord marque également la variété des croyants : aussi bien l'un était à gauche, l'autre à droite. Leurs reproches révèlent aussi que le scandale de la Croix (Gal 5,11) existera même parmi les croyants.

Et les Juifs présentaient du vinaigre. Il convenait que, pour achever toutes choses, Il prît même cette corruption de la vérité, afin de clouer à la Croix tout ce qui avait été gâté. Ainsi Il boit le vinaigre; Il ne boit pas le vin mêlé de fiel, non pas à cause du fiel, mais pour écarter les amertumes mêlées au vin. Car il a certes pris les amertumes de notre vie dans sa condition incarnée; aussi bien Il dit : «Ils m'ont donné pour nourriture le fiel, et pour breuvage à ma soif le vinaigre» (Ps 68,22). Mais l'amertume ne devait pas être mélangée à la vérité, pour montrer que l'immortalité des ressuscités serait sans amertume; comme cette immortalité avait aigri dans le vase humain, elle est restaurée dans le Christ. Donc Il boit le vinaigre : autrement dit le vice de l'immortalité gâtée par Adam est retiré du roseau, pour être éliminé du corps humain. Nous aussi,

faisons passer dans le Christ nos vices accumulés par la négligence de l'âme et du corps; faisons-les passer au moyen du baptême, pour être crucifiés dans le Christ; faisons-les passer au moyen de la pénitence, afin qu'il nous donne en échange l'incorruptible réalité du vin, du sang céleste.

Enfin, ayant bu le vinaigre, «tout est consommé», dit-Il : car tout le mystère de la chair mortelle qu'il s'était unie était accompli, et, tous vices éliminés, seule demeurait la joie de l'immortalité. C'est pourquoi Il dit : «Seigneur, en vos mains je remets mon esprit.» Et c'est à bon droit qu'il remet son esprit, puisqu'il est conservé; car chose confiée n'est pas perdue. L'esprit est donc un bon gage, un bon dépôt; aussi tel a-t-il dit : «O Timothée, garde le bon dépôt» (II Tim 1,14). Il remet au Père son esprit; aussi dit-Il : «Vous ne laisserez pas mon âme dans les enfers» (Ps 15,10). Or voyez le grand mystère : maintenant Il remet aux mains du Père son esprit, maintenant Il repose au sein du Père, parce que nul autre ne peut contenir le Christ tout entier; aussi bien «je suis, dit-Il, dans le Père, et le Père en moi» (Jn 14,10). Il remet donc au Père son esprit; mais, s'il est dans les hauteurs, Il éclaire les enfers eux-mêmes, pour que toutes choses soient rachetées; car «le Christ est tout, et tout est dans le Christ» (Col 3,11), bien que le Christ agisse en chaque partie. La chair meurt pour ressusciter; l'esprit est remis au Père, afin que les cieux mêmes fussent délivrés des liens de l'iniquité, et qu'il se produisît au ciel une paix que la terre pourrait imiter. «Et sur ces mots, Il rendit l'âme.» Il est bien vrai qu'il la rendit, car Il ne la perdit pas contre son gré; aussi bien Matthieu dit : «Il remit son esprit» : remettre est volontaire, perdre est contrainte. C'est pourquoi l'on a ajouté : «Dans un grand cri»; il y a là soit le grandiose témoignage qu'il s'est abaissé jusqu'à la mort pour nos péchés – je ne rougirai donc pas de reconnaître, moi aussi, ce que le Christ n'a pas rougi d'affirmer dans un grand cri – soit une évidente manifestation de Dieu, témoignant du lien de la divinité et de la chair. Car vous lisez : «Jésus poussa un grand cri : Dieu, dit-Il, mon Dieu, regardez-moi ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ?» Il a crié comme un homme que sa séparation de la divinité allait faire mourir; car, la divinité étant exempte de mort, la mort ne pouvait se produire que si la vie se retirait; et la vie, c'est la divinité.

Ce qui suit maintenant montre que la fin du monde aura lieu à cause de l'impiété des hommes. Ainsi la Passion du Seigneur fournit les signes que le présent s'écroulera pour que se lève le futur. Les ténèbres donc se sont répandues sur les yeux des incroyants, pour que la lumière de la foi reparût; le soleil s'est couché ou dérobé aux sacrilèges, pour voiler le spectacle du meurtre criminel; les rochers se sont fendus, afin que la brèche des rocs fit paraître qu'à l'avenir la force de la parole pénétrerait la dureté des cœurs, pour rendre plus facile aux chasseurs prophétisés par Jérémie (16,16) de faire la chasse pour le Seigneur dans les creux des rochers. Quant aux tombeaux ouverts, n'annoncent-ils pas la rupture des prisons de la mort, et la résurrection des morts, dont la vue faisait foi, dont l'apparition était figurative ? Car en sortant dans la ville sainte, ils annonçaient, sous les apparences du présent, que la Jérusalem céleste sera le rendez-vous éternel des ressuscités. De même encore le voile est déchiré, ce qui proclame soit la séparation des deux peuples, soit la profanation des mystères de la Synagogue. L'antique voile est donc déchiré, pour que la nouvelle Église suspende ses tentures; le voile de la Synagogue est enlevé, pour permettre au regard de notre âme de contempler à découvert (II Cor 3,14) les mystères secrets de la religion. Enfin voici que le centurion lui-même proclame Fils de Dieu Celui qu'il avait crucifié. O cœurs des Juifs plus durs que les rochers ! Les pierres se fendent, mais leurs cœurs s'endurcissent. Le juge les accuse, l'exécuteur croit, le traître condamne son crime à la peine de mort, les éléments se dérobent, la terre est ébranlée, les tombeaux s'ouvrent; cependant la dureté des Juifs demeure immuable parmi les secousses de l'univers.

Les femmes se tenaient là, voyant ce spectacle. Sa Mère aussi était là, faisant passer le zèle de sa tendresse avant son propre péril. Le Seigneur de son côté, suspendu à la Croix, méprisant son péril, recommandait sa Mère dans un élan de piété. Ce n'est pas sans raison que Jean l'a raconté en détail. Les autres ont décrit l'ébranlement du monde, les ténèbres couvrant le ciel, l'éclipsé du soleil. Matthieu et Marc, qui se sont attachés davantage au côté humain et moral, ont ajouté : «Dieu, mon Dieu, regardez-moi ! Pourquoi m'avez-vous délaissé ?» pour nous amener à croire que c'est la nature humaine prise par le Christ qui est montée sur la Croix. Quant à Luc, il a montré clairement comment le larron avait eu son pardon, procuré par l'intercession sacerdotale, et les Juifs persécuteurs leur grâce sollicitée par un semblable bienfait. Jean, qui a

pénétré plus profondément les mystères divins, a pris soin avec raison de montrer que celle qui avait engendré Dieu était demeurée vierge. Il est donc seul à m'enseigner ce que les autres n'ont pas enseigné : comment, mis en Croix, Il s'est adressé à sa Mère. Que le vainqueur des supplices et des tourments, le vainqueur du diable, ait réparti les devoirs de piété, lui a paru plus grand que donner le Royaume des cieux; car, si c'est chose sacrée que le Seigneur pardonne au larron, il est bien plus sacré que la Mère soit honorée par le Fils. Et qu'on ne juge pas que j'ai interverti en mentionnant le pardon du larron avant les paroles à sa Mère; car, étant venu pour sauver les pécheurs (I Tim 1,15), il n'est pas déraisonnable que mes écrits Lui fassent d'abord accomplir la mission qu'il a entreprise, en rachetant et sauvant un pécheur. D'ailleurs Il a dit Lui-même : «Qui est ma mère, et qui sont mes frères ?» parce qu'il n'était pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (Mt 12,48; 9,13). Mais c'était alors le lieu. Ici, n'oubliant pas sa Mère même sur la Croix, Il lui adresse ces paroles : «Voici votre fils», et à Jean : «Voici ta mère». Le Christ en Croix faisait son testament, et Jean souscrivait le testament, digne témoin d'un tel testateur. Bon testament, qui lègue non l'argent, mais la vie, écrit non à l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant (cf. II Cor 3,3). «Ma langue est le calame d'un scribe qui écrit rapidement» (Ps 44,3).

Mais de son côté Marie n'était pas inférieure à ce qui sied à la Mère du Christ : les apôtres avaient fui, elle se tenait devant la Croix, et contemplait d'un regard attendri les blessures de son Fils, attendant non la mort de son Enfant, mais le salut du monde. Peut-être aussi, sachant que la mort de son Fils était la rédemption du monde, elle, «la cour du Roi», pensait que sa propre mort pourrait ajouter quelque chose à la grâce faite à tous. Mais Jésus n'avait pas besoin d'aide pour la rédemption de tous, Lui qui a dit : «Je me suis trouvé comme un homme sans secours, libre parmi les morts» (Ps 87,6). Il a certes agréé l'intention de sa Mère, mais Il n'a pas souhaité d'aide humaine. Ainsi nous avons un maître en piété : ce texte nous apprend quel modèle doit prendre l'affection maternelle, sur quoi se régler le respect des enfants; les unes doivent s'offrir quand leurs enfants sont en danger, ceux-ci être plus en peine du délaissement de leurs mères que de la douleur de leur propre mort. Ce passage fournit un témoignage surabondant de la virginité de Marie : car il ne s'agit pas d'enlever une épouse à son mari, puisqu'il est écrit : «Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas» (Mt 19,6); mais celle pour qui le mariage fut le voile du mystère n'avait que faire du mariage une fois les mystères accomplis. Ou encore, pour nous en tenir au sens moral, la chasteté est de règle dans le deuil. Il y a pourtant un mystère du fait qu'elle est confiée à Jean, le plus jeune de tous; et il ne faut pas l'accueillir d'une oreille distraite. Car c'est un danger pour les femmes que la liaison avec un adolescent, et la beauté de la jeunesse. Telle peut-être, en quête d'un précédent, n'ayant cure du mystère, voulant vivre à l'aise chez le Christ, pourrait affecter les apparences de Marie sans imiter ses dispositions (ainsi l'entendent, à tort, ces femmes du commun, qui abandonnent un vieux mari pour s'attacher à un jeune); qu'elle apprenne donc qu'il s'agit ici du mystère de l'Église : auparavant unie au peuple ancien, en apparence, non effectivement, après avoir enfanté le Verbe et l'avoir semé dans les corps et les âmes des hommes, par la foi à la Croix et à la sépulture du corps du Seigneur, elle a, sur l'ordre de Dieu, choisi la société du peuple plus jeune. Je cherche aussi pourquoi, ne trouvant pas qu'il ait été transpercé avant sa mort, nous le trouvons après sa mort. Peut-être pour nous enseigner que son départ a été volontaire, non contraint, et pour nous faire connaître l'ordre des mystères : les sacrements de l'autel n'y précèdent pas le baptême; mais le baptême vient d'abord, puis le breuvage. Enfin cela nous fait remarquer que, si la nature de son corps a été mortelle, si sa condition fut semblable (à la nôtre), sa grâce fut différente; car il est certain qu'après la mort le sang se fige dans nos corps; mais de ce corps assurément sans corruption, et pourtant mort, la vie de tous découlait : car il en est sorti de l'eau et du sang, l'une pour laver, l'autre pour racheter. Buvons donc notre rançon, pour être rachetés par ce breuvage.

Luc 23,50-56. L'ensevelissement.

Que veut dire encore que le Christ est enseveli non par les apôtres, mais par Joseph et Nicodème ? L'un était juste et constant; en l'autre il n'y avait pas de fraude. Telle est en effet la sépulture du Christ : elle ne connaît ni fraude ni iniquité. C'est là couper court à tous faux-fuyants, et triompher des Juifs par un témoignage de chez eux; car si c'étaient les apôtres qui l'avaient enseveli, ils diraient sûrement qu'il n'a pas été enseveli, puisqu'ils ont dit qu'on l'avait enlevé. Or le juste recouvre le corps du Christ d'un suaire, l'innocent l'enduit de parfum; ce n'est pas sans raison que nous rencontrons cette distinction, car la justice est le vêtement de l'Église,

l'innocence lui procure sa beauté. Revêtez donc vous aussi le corps du Seigneur de sa gloire, afin d'être vous-même juste; même croyant à sa mort, recouvrez-le pourtant de la plénitude de sa divinité. Oignez-le de myrrhe et d'aloès, pour être la bonne odeur du Christ (II Cor 2,15). C'est un bon linceul qu'a mis Joseph, ce juste : peut-être celui que Pierre a vu descendre du ciel vers lui, où se trouvaient divers quadrupèdes, bêtes et oiseaux, ressemblance et figure de la Gentilité (Ac 10,11 ssq.). L'Eglise est donc ensevelie avec ce parfum mystérieux et précieux, ayant associé les peuples divers dans la communauté de sa foi. A propos de Joseph, je trouve chez Jean seulement qu'il est venu en cachette trouver Pilate, par crainte des Juifs. Comment un juste a-t-il cherché le secret par crainte du danger ? Pour moi, je crois qu'il a demandé en secret afin d'obtenir le corps, non pour éviter le danger. Pourtant quoi d'étonnant si le juste s'est caché, quand se cachaient également les apôtres, maîtres des justes ? Venez, vous aussi : que vous veniez tard, ou la nuit, ou à n'importe quelle heure, vous trouverez Jésus disposé à vous accueillir, et ne payant pas aux tard-venus un moindre salaire : car celui même qui est venu à la sixième heure n'a



pas été privé de salaire, et celui de la onzième a reçu le salaire complet (Mt 20,5 ssq.). De plus, Nicodème est venu la nuit (Jn 3,2) : il faisait nuit, parce que ce n'était pas encore la résurrection; aussi bien, une fois Jésus ressuscité, le juste dit : «La nuit est venue d'abord, le jour approche» (Rom 13,12). Luc qualifie ce Joseph de juste, Matthieu de riche; et c'est le cas de l'appeler riche, en ce moment où il a reçu le corps du Christ : car, recevant le riche, il n'a pas connu l'indigence de la foi. On est donc riche quand on est juste. Ainsi il l'enveloppe d'un suaire; mais l'Israélite mélange les parfums variés des vertus, et y met environ cent livres d'aloès : c'est-à-dire la mesure parfaite de la foi. Et ils lièrent le corps de Jésus, selon la coutume des Juifs – des spirituels : non par les nœuds de l'incrédulité, mais par les bandelettes de la foi. Et ils le déposèrent dans un jardin : à celui-ci l'Église est souvent comparée, comme ayant les fruits des mérites variés et les fleurs des vertus. Ce n'est pas non plus sans raison que tel parle d'un tombeau nouveau, tel autre du tombeau de Joseph. Ainsi le Christ n'avait pas de tombeau à Lui; c'est qu'on prépare un tombeau à ceux qui sont sujets aux lois de la mort; le vainqueur de la mort n'a pas de tombeau à Lui : car qu'y a-t-il de commun entre un tombeau et Dieu ? Aussi bien l'Ecclésiaste dit de celui qui médite le bien : «Et il n'y a pas de sépulture pour lui» (6,3). La mort du Christ a donc son caractère propre, différent de la mort commune à tous : aussi n'est-Il pas enseveli avec les autres, mais enfermé seul dans le tombeau. Car l'Incarnation du Seigneur a eu toutes les ressemblances avec l'humanité; mais la ressemblance ne va pas sans différence : il y a ressemblance dans sa naissance d'une vierge, dissemblance en sa conception; Il guérissait les malades, mais en commandant; Jean a baptisé dans l'eau, Lui par l'Esprit (Lc 3,16). De même donc la mort du Christ est commune quant à sa nature corporelle, spéciale quant à sa puissance. Mais qui est ce Joseph dans le tombeau duquel on le dépose ? Evidemment, ce juste. Il est donc bien que le Christ soit confié à la tombe d'un juste, pour que le Fils de l'homme ait où poser sa tête (Lc 9,58), et repose en un séjour de justice. Il est également bien que le tombeau soit neuf : au sens littéral, pour que les incrédules ne disent pas qu'un autre est ressuscité; au sens mystique, que pouvons-nous entendre ? Peut-être ce que nous avons lu : «Leur gorge est un sépulcre béant» (Ps 5,11). C'est donc un sépulcre béant que la gorge de l'homme, dans laquelle sont enfouies l'incroyance qui tue et les paroles mortes; il se crevasse et tombe en ruine de vétusté, visité pour ainsi dire par les bêtes. Il existe par contre un tombeau, dans l'intime de l'homme, que le Juste s'est creusé par la pénétration de la parole dans les cœurs endurcis de la Gentilité; il est poli par le travail de la foi et de la doctrine, afin que la puissance du Christ se déploie devant les nations. Et il est parfaitement bien qu'on y ait mis une pierre, pour qu'il ne fût pas béant; car lorsqu'on a bien enseveli le Christ chez soi, il faut le garder avec soin, pour ne pas le perdre, et pour ne pas laisser entrer la fausse foi. Vous voyez en effet que Pierre et Jean ont mérité d'entrer les premiers; et d'ailleurs Jean lui-même n'est pas entré avant d'avoir cru (Jn 20,8). Et l'on dit bien qu'il était taillé dans le roc, c'est-à-dire dans la fermeté de la foi, d'où les vrais Israélites ont sucé le doux miel et l'huile de l'Esprit (Dt 37,13). Or le Christ est enseveli par le juste et par celui qui a vu Dieu; car on ne peut ensevelir le Christ que si on le croit Dieu. Tout le

monde ne peut pas ensevelir le Christ : aussi bien les femmes, si pieuses qu'elles soient, demeurent à dis-tance; mais leur piété fait qu'elles observent l'emplacement avec soin, pour apporter des parfums et les répandre. Dans leur sollicitude cependant elles sont les dernières à s'éloigner du tombeau, les premières à revenir au tombeau. Si la constance manque, l'empressement ne manque pas; leur sexe est faible, leur dévouement fervent.

Luc 24,1-12. La Résurrection.

Aussi bien, à l'heure de la Résurrection elles sont là; et tandis que les hommes ont pris la fuite, elles seules sont averties par l'ange de ne pas avoir peur. Elles appellent Pierre; leur zèle le devance, leur foi le suit. D'ailleurs il arrive sans crainte; et, venu plus tard, il entre le premier, en homme qui avait reçu les clefs du Royaume pour ouvrir aux autres. Quant au tremblement de terre, c'est pour les croyants la résurrection, pour les insensés la crainte. Pour les uns, c'est le corps appesanti secouant le sommeil de la mort; les autres, troublés par la crainte charnelle et par l'instabilité terrestre, perdent la foi et croyance en la résurrection.

«Et le matin du sabbat elles vinrent de très bonne heure au tombeau.»

Ce texte fait naître chez plusieurs une grande incertitude : car si nous ne voyons pas que les évangélistes se soient contredits, ils ont pourtant parlé diversement. Celui-ci, en effet, dit que «le matin, de très bonne heure», Marc : «De grand matin», Matthieu : «Le soir du sabbat», Jean : «Le lendemain du sabbat, quand il faisait encore nuit», les femmes sont venues au tombeau. Puis celui-ci mentionne que l'on a vu deux hommes, Marc un jeune homme assis, vêtu de blanc, Matthieu un ange, Jean deux anges assis, en vêtements blancs. Enfin, ce qui paraît presque insoluble, Jean écrit qu'il fut dit à Marie Madeleine : «Ne me touche pas, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père»; Matthieu a écrit que le Seigneur s'est présenté à Marie Madeleine et à une autre Marie, et il a décrit dans le plus grand détail comment elles s'approchèrent, Lui prirent les pieds et l'adorèrent. Quelle est donc la solution ? Ne serait-ce pas de penser que les quatre évangélistes ont parlé de quatre moments divers, et de supposer divers personnages féminins et des apparitions diverses ? Aussi bien les unes viennent avec des parfums le lendemain du sabbat, les autres, sans parfums, le soir du sabbat; on donne les noms des unes, on mentionne que les autres avaient suivi le Seigneur depuis la Galilée.

De crainte que tel ne soit choqué de finir ici par les aspérités d'une exégèse épineuse, alors que peut-être on s'attendait à des choses suaves, figurez-vous que nous carguons les voiles d'un discours près de s'achever; car nous arrivons au port, et le vaisseau qui a traversé les mers d'une course rapide, dès qu'il commence à approcher du rivage, ralentit sa marche pour esquiver les écueils cachés. Pour éviter donc d'échouer mon discours, comme un pilote maladroit, sur les sables du rivage, glissant en quelque sorte sur les bas-fonds dissimulés, j'aime mieux ralentir la marche que la précipiter, de crainte que notre discours ne se brise et ne s'engloutisse. Il faut donc en premier lieu considérer ce que signifie ce texte, que le Seigneur est ressuscité «le soir du sabbat, alors que pointait le lendemain du sabbat». Vous lisez en effet que «le soir du sabbat Marie Madeleine et une autre Marie vinrent voir le tombeau; et voici qu'il se produisit un grand tremblement de terre». Ce n'est donc pas le jour du sabbat – car elles demeurèrent inactives le jour du sabbat, selon le précepte – mais après le jour du sabbat, dans la nuit, qu'il est ressuscité. Aussi bien, venant le matin, de très bonne heure même, elles apprirent que le Seigneur était déjà ressuscité. Il faut donc, tout bien pesé, croire que la Résurrection n'a eu lieu ni le dimanche matin, qui est le lendemain du sabbat, ni le jour du sabbat (car comment arriverait-on à trois jours ?). Ce n'est donc pas au déclin du jour, mais au déclin de la nuit, qu'il est ressuscité. Aussi bien le grec dit : tard, c'est-à-dire : ...; or «tard» signifie également l'heure où le jour décline, et le retard d'une chose quelconque : par exemple si vous dites : on me l'a suggéré tard, c'est-à-dire tardivement; il est arrivé en retard, c'est-à-dire arrivé après le temps convenu. Même s'il est arrivé au matin du lendemain, c'est tard, puisque le temps d'agir est passé. Tard, c'est aussi l'heure de la nuit profonde, par exemple quand vous dites : je me suis levé tard pour travailler; cela veut dire : je me suis levé non pas sur le soir, mais en pleine nuit. C'est ce qui donne aux femmes toute facilité d'approcher du tombeau, les gardes se reposant déjà – et pourquoi les gardes eux-mêmes sont davantage effrayés, comme il arrive quand on est réveillé en sursaut. Enfin les princes des prêtres eux-mêmes, dans leur réunion avec les anciens, confirment que l'événement s'est passé la nuit, quand ils disent aux gardes : «Dites que ses disciples sont venus la nuit et l'ont dérobé pendant

vosre sommeil»; car c'est l'heure, sur laquelle les gardes les ont renseignés, qui leur a suggéré l'échafaudage de leur supercherie. De même encore Jean marque que Marie Madeleine est venue vers lui et vers Pierre «le matin, quand il faisait encore nuit», et pourtant la montre ignorant que la Résurrection est accomplie : à coup sûr, si celle-ci avait eu lieu au déclin du jour, elle aurait pu la connaître aussitôt. C'est le matin, et Pierre ne sait pas encore; Jean ne sait pas. Est-ce que le Seigneur aurait souffert que ses disciples fussent plus longtemps torturés par l'incertitude de sa mort, alors que de suite l'ange, de suite le Seigneur leur ont envoyé les femmes pour leur annoncer l'événement accompli ? Et pour vous montrer qu'il est nuit, les unes parmi les femmes ne savent pas, les autres savent. Elles savent, celles qui ont veillé nuit et jour; elles ne savent pas, celles qui se sont retirées. Une Marie Madeleine ne sait pas, selon Jean; une autre Marie Madeleine sait, selon Matthieu; car la même n'a pu savoir, puis ne pas savoir. Donc s'il y a plusieurs Marie, il peut y avoir aussi plusieurs Madeleine : le premier nom est personnel, le second de localité. D'ailleurs apprenez qu'il s'agit d'une autre : l'une est admise à tenir les pieds du Seigneur, l'autre a défense de toucher le Seigneur; l'une a mérité de voir l'ange, l'autre, venue en premier lieu, n'a vu personne : l'une a annoncé aux disciples que le Seigneur était ressuscité, l'autre leur apprend qu'on l'a enlevé; l'une est joyeuse, l'autre pleure; à celle-là le Christ se présente déjà glorifié, celle-ci le cherche encore mort; l'une a vu le Seigneur et a cru, l'autre n'a pu le reconnaître quand elle le voyait; l'une adorait dans un sentiment de foi, l'autre se tourmentait dans l'incertitude de son cœur.

C'est bien justement qu'il lui est défendu de toucher le Seigneur : ce n'est point en effet par un contact du corps, mais par la foi, que nous touchons le Christ. «Car, dit-Il, je ne suis pas encore monté vers mon Père»; ce qui veut dire : je ne suis pas encore monté à vos yeux, puisque vous cherchez le vivant parmi les morts. Aussi est-elle envoyée à de plus forts, dont l'exemple lui apprendra à croire, pour qu'ils lui prêchent la résurrection. De même en effet qu'au début la femme fut l'instigatrice du péché pour l'homme, l'homme consommant l'erreur; de même à présent celle qui avait goûté la première à la mort a vu la première la résurrection. Selon l'ordre de la faute, elle fut la première au remède; et pour n'avoir pas à subir sans fin devant les hommes l'opprobre de la culpabilité, ayant transmis la faute à l'homme, elle lui a transmis également la grâce; elle compense le désastre de l'antique déchéance par l'annonce de la résurrection. Les lèvres de la femme avaient autrefois donné passage à la mort; les lèvres d'une femme rendent la vie. Mais comme elle a trop peu de constance pour prêcher, comme son sexe est trop faible pour exécuter, c'est aux hommes qu'est remise la fonction d'évangéliser. Car si Jésus, non content de détruire la faute des femmes, multiplie leur action, en sorte que plusieurs soient persuadés par celle qui d'abord en avait trompé un seul, l'homme également, qui d'abord avait étourdiment ajouté foi, a dû recouvrer un don accru, et, s'étant jadis laissé aller à la crédulité, devenir apte à prêcher aux autres. Mais remarquons les termes mêmes du mandat : «Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais va vers mes frères, et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu.» Comment n'étiez-vous pas monté, Seigneur Jésus ? Comment étiez-vous absent, vous qui aviez remis votre esprit aux mains du Père ? Quand d'ailleurs pouvez-vous être absent, étant toujours dans le Père, toujours avec le Père ? Aussi bien vous avez dit vous-même : «Si je descends aux enfers, vous y êtes; si je déploie mes ailes avant le jour pour aller habiter à l'extrémité des mers, même là c'est votre main qui me conduira» (Ps 138,8-10). De même, comment montez-vous, étant sans cesse partout ? Vous êtes descendu, il est vrai, comme Fils de l'homme, et descendu sans quitter le Père. Mais vous êtes descendu pour nous, pour que nos yeux et nos âmes vous voient, pour que nous croyions en vous. C'est donc aussi pour nous que vous êtes monté, pour que nous vous suivions en esprit, ne pouvant vous voir de nos yeux. Vous êtes monté pour les apôtres, à qui vous avez dit : «Qui m'a vu, a également vu le Père» (Jn 14,9). Aussi bien Jean a su où vous chercher : c'est chez le Père qu'il vous a cherché et trouvé; aussi a-t-il écrit : «Et le Verbe était chez Dieu» (1,1). Vous êtes monté pour Paul, qui, non content de vous suivre seul, nous a également appris comment vous suivre et où nous pouvions vous trouver : «Si donc, dit-il, vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses d'en haut, où se trouve le Christ assis à la droite de Dieu» (Col 3,1). Et pour que nous n'en fassions pas la fonction des yeux plutôt que celle des cœurs, il a ajouté : «Goûtez les choses d'en haut, non pas celles de la terre» (Ib., 2). Ce n'est donc pas sur terre ni en terre ni selon la chair que nous devons vous chercher, si nous voulons vous trouver; car «maintenant nous ne connaissons plus le Christ selon la chair» (II Cor 5,16). Aussi bien Etienne ne vous a pas cherché sur terre, lui qui vous a vu debout à la droite de Dieu (Ac 7,55 ssq.), tandis que Marie, qui vous cherchait sur terre, n'a pu vous toucher. Etienne vous a atteint, parce qu'il vous a cherché au ciel. Etienne au milieu des Juifs vous a vu bien qu'absent; Marie parmi les anges ne vous a pas vu

présent. Mais pourquoi n'a-t-elle pas pu vous toucher, l'évangéliste même nous l'a appris en disant qu'elle vous voyait bien, mais sans savoir que c'était vous. Car on lit : «Elle se retourna et vit Jésus debout; et elle ne savait pas que c'était Jésus.» Il est à propos qu'elle n'ait pu le toucher, n'ayant pu le voir : car voir, c'est toucher. Ainsi le texte évangélique souligne les différences entre l'une et l'autre Marie. Celle-là va au-devant de Jésus pour le voir, celle-ci se retourne en arrière; celle-là est saluée, celle-ci reprise. Car enfin vous lisez : «Jésus lui dit : Femme.» Celle qui ne croit pas est femme, et désignée encore par la qualité de son sexe selon le corps; car celle qui croît arrive «à l'homme parfait, à la mesure de l'âge achevé du Christ» (Ép 4,13); elle n'a plus son nom du siècle, le sexe de son corps, la mobilité de la jeunesse, le bavardage de la vieillesse. Donc Jésus dit : «Femme, pourquoi pleures-tu ?» comme pour dire : ce ne sont pas simplement des larmes que Dieu réclame, mais la foi; les vraies larmes, c'est reconnaître le Christ. «Qui cherches-tu ?» dit-Il; car le Seigneur condamne les lenteurs compliquées. Mais Il a justement ajouté : «Qui» : non pas qu'il doute, Lui, qui elle cherche, mais parce qu'elle-même ne sait pas qui elle cherche : car ce n'est pas le Christ qu'elle cherche, puisqu'elle le croit enlevé. Le Christ est là, à quoi bon le chercher ? C'est le méconnaître que le chercher, que ne pas le reconnaître quand on le voit. Aussi bien elle voyait le Christ et le prenait pour un jardinier. C'est en effet ce que vous lisez : «Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je le prendrai.» Si sa foi est hésitante, sa parole ne s'égare pas; si elle l'a pris pour un jardinier, elle l'a pourtant traité en Fils de Dieu; si elle ne croit pas encore, elle désire cependant croire : car c'est Lui qui a enlevé le corps, l'ayant ressuscité. Donc l'erreur de cette femme est pardonnable. Evidemment, elle n'aurait pas dû douter que le corps du Christ eût été relevé par la gloire de la Résurrection; pourtant elle veut être instruite par le Christ, et déjà, dans son dévouement, elle promet la foi : elle l'enlèvera de terre, et le cherchera à la droite de Dieu. Aussi bien, à la suite de ces paroles, n'est-elle plus appelée femme, mais Marie : le premier vocable est commun à la foule, l'autre est spécial à une personne qui suit le Christ. Et elle est envoyée aux disciples, sans être encore en pleine possession de sa foi, du moins comme messagère. Mais il lui est interdit de le toucher, parce qu'elle n'avait pas encore appris avec Paul que la plénitude de la divinité habite dans le corps du Christ; elle n'avait pas encore dépouillé l'incertitude du siècle, les doutes de la chair; elle n'avait pas encore vécu la vie du Christ. Aussi bien celle-ci n'adore pas le Seigneur et ne lui prend pas les pieds, comme l'autre Marie : chez cette dernière, ce n'est pas tant l'hommage corporel que le mouvement d'une foi plénière qui se traduit : elle croit le Christ homme et Dieu tout ensemble; car c'est Dieu qu'on adore, l'homme que l'on étreint. Le Seigneur ne répugne donc pas à être touché par une femme, puisque Marie a frotté ses pieds de parfum. Il ne refuse pas le contact, mais Il enseigne le progrès : car tous ne peuvent pas toucher ressuscité le Christ qu'ils ont touché pendant son séjour en cette vie et dans ce corps. Qui veut toucher le Christ doit mortifier ses membres, et, comme destiné à ressusciter, revêtir des entrailles de miséricorde (Col 3,12), renoncer sans hésitation au terrestre. Que veut donc dire : «Ne me touche pas ?» Ne mets pas la main aux grandes choses; mais va vers mes frères, c'est-à-dire les plus parfaits ? car «quiconque fera la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est mon frère, ma soeur et ma mère» (Mt 12,50) ? parce que la Résurrection ne peut être aisément saisie que par les parfaits. La prérogative de cette foi est réservée aux mieux affermis; «quant aux femmes, je ne leur permets pas d'enseigner dans l'église; qu'elles interrogent leurs maris à la maison» (I Tim 2,12). Elle est donc envoyée à ceux de la maison; et elle a accueilli les ordres qui lui ont été donnés.

Nous n'ignorons pas le sentiment de quelques-uns sur ce passage : le Christ n'aurait pas voulu être touché, parce qu'il n'avait pas encore reçu l'image qu'il avait remise au Père, et qu'elle ne devait pas encore le toucher. «Je monte vers votre Père, mon Dieu et votre Dieu.» Il a fait à propos la distinction, parlant à une femme; car nous n'avons de commune nature avec le Christ que par sa condition humaine. Le Père est tel pour Lui par véritable génération, pour nous par libre adoption; pour Lui par nature, pour nous par grâce. Il est Dieu pour Lui dans l'unité du mystère, pour nous par sa puissance céleste.

Luc 24,33-49. Apparitions aux apôtres.

Quelqu'un dira : Comment donc Thomas, alors qu'il ne croyait pas encore, a-t-il pourtant touché le Christ ? Mais il semble qu'il ait douté non de la Résurrection du Seigneur, mais du mode de la Résurrection. Et il fallait qu'il m'enseignât en le touchant, comme Paul aussi m'a enseigné : «Car il faut que cette corruption revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête

l'immortalité.» (I Cor 15,53), en sorte que l'incrédule croie, et que l'hésitant ne puisse clouter; car nous croyons plus facilement ce que nous voyons. Or Thomas avait lieu de s'étonner, quand il vit, tout étant fermé, un corps se glisser à travers des barrières impénétrables aux corps, sans dommage pour leur structure. Oui, c'est merveille qu'une nature corporelle ait traversé un corps impénétrable : on ne le vit pas arriver, on vit sa présence; il fut aisé de le toucher, difficile de le reconnaître. Aussi bien les disciples, troublés, croyaient voir un esprit. C'est pourquoi le Seigneur, pour nous montrer le caractère de la résurrection : «Touchez, dit-Il, et voyez : un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que je les ai.» Ce n'est donc point une nature incorporelle, mais l'état de son corps ressuscité, qui lui a fait pénétrer des clôtures normalement impénétrables; car ce qui se touche est corps, ce qui se palpe est corps. Or c'est corporellement que nous ressuscitons : car «la semence est un corps de chair, d'où lève un corps spirituel» (I Cor 15,44); l'un est subtil, l'autre grossier, étant encore épaissi par les conditions de son infirmité terrestre. Comment en effet n'y eût-il pas eu un corps, alors que demeuraient les marques des blessures, les traces des cicatrices, que le Seigneur a présentées pour être touchées ? Par là non seulement Il affermit la foi, mais Il excite la dévotion : les blessures reçues pour nous, Il a préféré les emporter au ciel, Il n'a pas voulu les effacer, afin de montrer à Dieu le Père le prix de notre libération. C'est en cet état que le Père le place à sa droite, accueillant les trophées de notre salut; tels sont les témoins que la couronne de ses plaies a produits pour nous.

Et puisque notre discours en est arrivé là, considérons comment il se fait que selon Jean les apôtres ont cru, puisqu'ils se sont réjouis, que selon Luc ils sont repris comme incrédules; qu'ici ils ont reçu l'Esprit saint, que là il leur est prescrit de résider dans la ville jusqu'à ce qu'ils soient revêtus de ce don du ciel. Il me semble que l'un, en qualité d'apôtre, a touché ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé, l'autre la suite, plus proche de l'humain; l'un a suivi les détails de l'histoire, l'autre a résumé. Car on ne saurait douter de celui qui rend témoignage de faits auxquels il a lui-même assisté, «et son témoignage est véritable» (Jn 21,24); quant à celui qui a mérité d'être évangéliste, il sied également d'écarter de lui tout soupçon de négligence ou de men-songe. Ainsi nous pensons que l'un et l'autre est véridique : ils ne sont séparés ni par la différence des pensées ni par la diversité des personnes. Car si Luc dit d'abord qu'ils n'ont pas cru, plus tard cependant il montre qu'ils ont cru. Si nous considérons le début, il y a opposition; pour la suite, l'accord est assuré. Considérons donc les paroles mêmes du texte. Jean s'exprime ainsi : «Et les disciples se réjouirent à la vue du Seigneur. Il leur dit donc de nouveau : Paix avec vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Ayant ainsi parlé, Il souffla sur eux et leur dit : Recevez l'Esprit saint; ceux à qui vous remettrez leurs péchés, ils leur seront remis; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus» (Jn 20,20-23). Quant à Luc, il dit : «...et comment ils le reconnurent à la fraction du pain. Or, tandis qu'ils parlaient de la sorte, Il se trouva au milieu d'eux et leur dit : Paix à vous ! C'est moi, n'ayez pas peur. Troublés et effrayés, ils croyaient voir un esprit.» Il pourrait sembler qu'ici ils étaient plus nombreux. Mais comme c'est ici le soir de la Résurrection (car les deux qui, au déclin du jour, étaient entrés pour demeurer avec le Seigneur, nous sont montrés, une fois qu'il s'est soudain dérobé, revenant sur l'heure vers les disciples), et, comme selon Jean, c'est sur le tard, en ce jour du lendemain du sabbat, qu'on le voit apparaître aux disciples et présenter ses blessures à leur toucher, il nous a semblé que, pour éviter toute incertitude, il y fallait regarder plus attentivement. Il semble en effet s'être montré à part aux Onze, comme Il s'était déjà montré à part à Ammaon et Cléopas sur le soir; et comme ces deux-là, les Onze ont également pu se réunir pour affermir les autres. Aussi bien «ils furent troublés», comme vous le lisez selon Luc, et c'est pour-quoi «Il leur ouvrit l'intelligence pour comprendre ce qui est écrit». Or il n'est pas douteux que celui-ci a écrit plus au long, l'autre plus succinctement. Comment en effet diraient-ils que seul Pierre l'a vu, s'il était apparu à tous ? Mais de même que parmi les femmes Il n'est apparu qu'à Marie et à l'autre Marie Madeleine, de même parmi les hommes à Pierre, au point du jour. Et Paul s'exprime ainsi : «Je vous ai enseigné d'abord que le Christ est mort, conformément aux Écritures, et qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, conformément aux Écritures, et qu'il est apparu à Céphas» (I Cor 15,3-5). C'est pour cela que Marc nous montre expressément le jeune homme prescrivant aux femmes de dire à Pierre et aux disciples (Mc 16,7) que le Seigneur est ressuscité.

Pierre donc a vu le Seigneur, seul. C'est que sa dévotion était toujours prête et disposée à croire; aussi s'appliquait-il à recueillir des indices plus nombreux pour sa foi. Tantôt avec Jean, tantôt seul, partout cependant il court avec zèle; partout il est soit seul, soit le premier. Non content d'avoir vu, il revient regarder ce qu'il a vu, et, enflammé du désir de chercher le Seigneur, il ne se rassasie pas de le voir. Il le voit seul, il le voit avec les Onze, il le voit avec les soixante-dix.

Il le voit encore lorsque Thomas a cru. Il le voit quand il était à la pêche; mais non content de l'avoir vu, dans l'impatience de son désir, négligeant sa prise, oublieux du péril (sans cependant oublier le respect : dès qu'il vit le Seigneur sur le rivage il prit son vêtement), il lui semblait trop long d'arriver avec les autres en naviguant. De même, quand le Seigneur marchait sur la mer, il courut à sa rencontre sur les vagues de la mer, oubliant sa nature; de même, quand le Seigneur fut arrêté par les Juifs, il fut seul à tirer l'épée contre la troupe. De même, ici encore, quand le Seigneur se tient sur le rivage, par un dangereux raccourci il a hâté l'hommage de sa religion. Il n'est donc pas douteux que Pierre a cru, qu'il a cru parce qu'il aimait, qu'il a aimé parce qu'il croyait. Aussi est-il peiné qu'on lui demande jusqu'à trois fois : «M'aimes-tu ?» car on interroge celui de qui on doute. Mais le Seigneur ne doute pas : Il questionnait, non pour apprendre, mais pour instruire celui qu'au moment de s'élever au ciel Il nous laissait sur terre comme le représentant de son amour. Car vous lisez : «Simon fils de Jean, m'aime-tu ? Oui, vous savez, Seigneur, que je vous aime. Et Jésus dit : Fais paître mes agneaux.» Ayant bonne conscience de lui-même, Pierre témoigne d'une disposition qu'il n'a pas prise pour la circonstance, mais que Dieu connaît depuis longtemps. Quel autre pourrait aisément l'affirmer de soi-même ? Aussi, étant seul entre tous à se déclarer, il est préféré à tous : car la charité est plus grande que tout (cf. I Cor 13,13). Il faut aussi considérer avec grand soin pourquoi, le Seigneur lui ayant dit : «Me chéris-tu ?», il a répondu : «Vous savez, Seigneur, que je vous aime.» Il me semble ici que chérir comporte la charité de l'esprit, aimer, une sorte de chaleur engendrée par l'ardeur du corps et de l'âme; et Pierre marque, à mon avis, que non seulement son esprit, mais son corps même, étaient de feu pour le service de Dieu. Aussi bien la troisième fois le Seigneur lui a demandé, non plus : «Me chéris-tu ?», mais : «M'aimes-tu ?» et Il lui ordonne de faire paître, non plus, comme la première fois, les agneaux qu'il faut alimenter au lait, ni, comme la seconde fois, les jeunes brebis, mais les brebis, en sorte qu'étant plus parfait il gouvernera les plus parfaits. C'est pour cela qu'étant parfait de tous points, ne pouvant plus être ravi par la chair à la gloire de la passion, on lui décerne la couronne. «Lorsque tu étais jeune, dit-Il, tu mettais ta ceinture et tu allais où tu voulais; mais devenu vieux tu étendras les mains, et un autre te ceindra pour te conduire où tu ne veux pas.» La bonne vieillesse ! la prolongation de la vie ne l'a pas rendue impuissante à se servir, mais la maturité de la vertu l'a préparée pour le martyre. Elle réprime la poussée des passions du corps, ne cède pas aux convoitises, fuit les douceurs, ne convoite pas la beauté. «Car la chair convoite contre l'esprit» (Gal 5,17), et trouve, pour aller où elle veut, les sentiers de traverse des plaisirs variés; mais la bonne vieillesse de l'âme choisit non ce qui est agréable au corps, mais ce qui est utile à l'âme, et ne se laisse pas prendre aux volontés capricieuses du corps, mais est retenue, comme malgré elle, par un frein qui la maîtrise. Donc Pierre, tout en étant prêt dans son cœur à subir le martyre, a pourtant, quand le danger s'est présenté, laissé fléchir la fermeté de son âme. Car l'usage du don céleste nous captive par sa suavité; qui ne choisirait le martyre, s'il pouvait mourir à son gré ? Donc Pierre lui-même semble ne pas vouloir, mais se prépare à vaincre. Et quelle merveille si Pierre ne veut pas, quand le Seigneur dit : «Père, s'il est possible, écarter de moi ce calice; cependant que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre» (Mt 26,39). Finalement Pierre, après l'expérience de sa présomption, n'ose plus promettre la persévérance de sa volonté, mais, comme pour être soutenu, recherche la compagnie d'un autre.

Tant de témoignages de vertu nous amènent donc à croire que Pierre n'a pu douter. Que Jean ait également cru quand il vit le Seigneur, c'est évident, puisqu'il a cru dès qu'il vit le tombeau vide de son corps. Pourquoi donc Luc mentionne-t-il qu'ils furent troublés ? Avant tout, parce que l'avis du plus grand nombre englobe l'opinion de quelques-uns; puis parce que, même ayant cru à la Résurrection, Pierre a pourtant pu être troublé, en voyant que le Seigneur en son corps pénétrait à l'improviste en un lieu clos de portes verrouillées et de murs solides. Luc a donc suivi chaque détail dans l'ordre historique; l'autre a considéré la finale, celui-ci la succession; car en disant : «Alors Il leur ouvrit l'intelligence pour comprendre ce qui est écrit», il admet bien, lui aussi, que les disciples ont cru.

Quant à l'Esprit saint, ou bien Il l'a soufflé sur les Onze comme étant plus parfaits, et a promis de le donner plus tard aux autres – ou bien c'est aux mêmes qu'il l'a soufflé ici, là promis. Et il ne semble pas y avoir contradiction, puisque «les dons sont partagés : à l'un est donnée la parole de sagesse, à l'autre le discours de science en vertu du même Esprit, à un autre la foi par le même Esprit, à tel autre le don de guérir, à tel autre la variété des langues» (I Cor 12,4,8-10). Il a donc ici soufflé une activité, ailleurs Il en promet une autre. Car là a été accordée la grâce de remettre les péchés, ce qui semble plus souverain (Jn 20,23); et elle est soufflée par le Christ,

pour vous amener à croire que c'est l'Esprit du Christ, et à croire que l'Esprit vient de Dieu; car Dieu seul remet les péchés. Quant à Luc, il décrit l'effusion du don des langues. Aussi bien vous lisez en cet endroit : «Recevez l'Esprit saint; ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis», tandis que dans les Actes des apôtres vous lisez : «Et ils furent tous remplis de l'Esprit saint, et ils se mirent à parler diverses langues, selon que l'Esprit leur donnait de parler» (2,4). Quant à la variété des apparitions, elle signifie la multitude des anges qui le servent, ainsi que le Seigneur l'avait lui-même promis en ces termes : «Et vous verrez les anges descendre et monter vers le Fils de l'homme» (Jn 1,51).

Et plutôt à Dieu qu'avec la fin de l'Évangile s'achève aussi notre discours ! Pourquoi, selon Matthieu (26,32) et Marc (14,28), mande-t-il aux disciples : «Je vous précéderai en Galilée : c'est là que vous me verrez» ? tandis que, selon Luc et Jean, Il s'est également offert à leurs regards dans le Cénacle ? Et même Il s'est fait voir fréquemment, et «à plus de cinq cents frères» (I Cor 15,5-7), et à Pierre et à Jacques, comme nous le prouve le témoignage de l'Apôtre. Et Luc nous a appris, dans les Actes des apôtres, qu'il s'est manifesté en vie aux disciples «en leur apparaissant après sa Passion à maintes reprises et en s'entretenant du Royaume de Dieu» (Ac 1,3). Donc, s'il est apparu fréquemment, et à plusieurs, si l'Écriture n'assigne à son apparition en Galilée aucun moment précis et défini, tandis qu'elle exprime et le jour et l'heure où Il s'est montré à Jérusalem, ce serait qu'ils étaient craintifs quand Il les a visités au Cénacle; plus forts, ils se seront réunis sur la montagne. Enfin Jean montre les disciples réunis dans le Cénacle, portes closes. par crainte des Juifs; Luc a écrit qu'ils étaient non pas onze, mais plus nombreux. Quant à Matthieu, il ne tait pas que seuls les Onze se sont réunis en Galilée; car enfin vous lisez : «Or les onze disciples se rendirent en Galilée sur la montagne où Jésus leur avait donné rendez-vous et à sa vue ils l'adorèrent; certains pourtant doutèrent» et Il leur donna le pouvoir d'enseigner et de baptiser. Marc également écrit qu'à la fin Il apparut aux onze disciples attablés; et c'est alors qu'il leur confie cette même charge de prêcher dans le monde entier. Voici donc ce qui me paraît plus plausible : le Seigneur a bien fait dire aux disciples qu'ils le verraient en Galilée; mais, comme la crainte les faisait demeurer au Cénacle, Il s'est une première fois présenté à eux; plus tard, leurs âmes raffermies, les Onze ont gagné la Galilée. Ou encore ? je constate que telle est la préférence d'écrivains diligents ? rien ne nous empêche de dire qu'ils étaient moins nombreux au Cénacle, plus nombreux sur la montagne.

On remarquera que le Livre ne finit pour ainsi dire pas : aucune conclusion ne souligne que nous avons atteint le terme de cet ouvrage, pourtant un des plus considérables de saint Ambroise.

FIN